

femmes & hommes en église

BULLETIN INTERNATIONAL

Identités
masculines et féminines



Partenaires autrement

sommaire

femmes &hommes et l'eglise

Dossier

- La fille aux pays des hommes** 3
Identité féminine et masculine : où est le problème ? 7
Madeleine Arondel-Rohaut
- Féminin, masculin : identités et interdépendance** 11
Albéric de Palmaert
- Femmes et Eglise - Pratiques alternatives** 15
Raymond Desjardins
- Quels modèles pour les relations hommes-femmes ?** 20
- Enjeux de l'identité masculine dans les séparations** 23
Marie-Thérèse Martinière
- Entre différence et indifférenciation** 28
Serge Lafitte

Actualités

- Le renouvellement de l'Eglise s'internationalise** 30
Donna Singles
- Le combat actuel des femmes juives** 34
Suzanne Tunc
- Les nouveaux commandements de l'Eglise** 35
Marie-Jo Bourret-Poncet
- Info réseau**

Avez-vous lu ?

- J. Marroncle, L'homme interdit** 37
Monique Bondolfi-Masraff
- Maurice T. Maschino, Ils ne pensent donc qu'à ça ?** 38
Serge Lafitte

- Centre Femmes & Christianisme** 39
-

Comité de rédaction

Madeleine Arondel-Rohaut, Monique Chomel, Alice Gombault, Serge Lafitte, Albéric de Palmaert, Donna Singles

Identités masculines et féminines

Bénir Dieu, avec Claude Bernard, pour l' "arc-en-ciel" de nos diversités n'est pas une mauvaise façon d'aborder les différents points de vue des hommes et des femmes sollicités de s'exprimer sur ce thème des identités.

On est parfois étonné par la permanence des questions sur l'identité sexuée. C'est à tout âge et probablement à toute époque qu'on se demande: "Femme, homme, qui es-tu ?" En effet, l'identité est une construction permanente ; elle n'est pas toute enclose dans un donné biologique ou autre. Admettons cependant que notre époque rend plus cruciale cette quête, dans la mesure où des changements culturels inédits ont transformé la condition des femmes (les femmes se trouvent déliées de la double dépendance qui pesait sur elles : la dépendance biologique et la dépendance économique) et partant celle des hommes. Le masculin et le féminin étant en situation d'interdépendance, ce qui affecte l'identité de l'un affecte nécessairement l'identité de l'autre. De la difficulté pour les femmes à trouver leur identité dans une société masculine, on serait passé à une difficulté masculine à se situer face à un féminin qui a changé. Cette hypothèse nous a incités à donner la parole aux hommes (Albéric de Palmaert et Serge Lafitte), mais aussi à des femmes qui mettent leur compétence (Madeleine Arondel-Rohaut, philosophe et Marie-Thérèse Martinière, thérapeute de couples) au service de la problématique des identités.

C'est par un conte haïtien que nous introduisons ce dossier (Cahiers n° 8 Conférence Haïtienne des Religieux, *Du féminisme au partenariat*) ; c'est aussi à ce cahier que nous empruntons la réflexion de R. Desjardins sur les pratiques alternatives à mettre en place au sein des groupes d'Eglise pour modifier les visions du masculin et du féminin. C'est tout le cahier, dû à l'envoi d'Elisabeth Tassel, qu'il faudrait citer pour la capacité qu'il dénote à développer l'idée et les actions de partenariat en Haïti.

Nous avons voulu faire écho à nouveau à la pédagogie menée par les Scouts de France pour aider les jeunes à devenir des hommes et des femmes à l'aise dans leur identité.

Les réflexions sur l'actualité ne manqueront pas d'être appréciées. Merci à leurs auteurs.

En plus des rubriques habituelles, nous ouvrons nos colonnes de façon régulière (pp.29 et 30) au Centre Femmes et Christianisme, qui nous donnera ainsi des échos de son travail en lien avec la Faculté de Théologie de Lyon.

Alice Gombault

80 90 22680



Semaine de l'unité

Bénis sois-tu, Seigneur,
pour les fibres de catholicité
que tu continues de tisser en moi,
ainsi que dans mes sœurs et mes frères !
Par l'Esprit d'amour déposé dans nos cœurs
aide-nous à progresser sur la voie de l'universalité.
Arrache-nous aux vieux démons
d'un catholicisme-ghetto,
où l'ignorance de l'autre et la suffisance
déforment le regard
et dressent des murs d'incompréhension.

Bénis sois-tu, Seigneur,
pour les fibres de protestation
que tu continues de tisser en moi,
ainsi que dans mes sœurs et mes frères !
A l'image de Jésus de Nazareth,
le plus grand des "pro-testants",
que nous soyons courageusement fidèles
à notre mission d'homme et de femme :
rendre témoignage à la vérité,
quoi qu'il en coûte.
Arrache-nous aux vieux démons
des révoltes sans objet
ni respect des différences !

Que toutes ces fibres d'une humanité recréée
soient unies pour former l'unique et belle tunique
d'une Eglise arc-en-ciel,
à l'image de la Tunique sainte de notre Sauveur.

Bénis sois-tu, Seigneur,
pour les fibres d'orthodoxie
que tu continues de tisser en moi,
ainsi que dans mes sœurs et mes frères !
Par Jésus, le Fils de lumière,
tu nous éveilles à ton Mystère,
et ton Esprit nous aide à cheminer
vers la Vérité tout entière.
Ne permets pas que la "saine doctrine" reçue de nos pères
devienne un trésor jalousement verrouillé.
Arrache-nous aux vieux démons
des traditions qui emprisonnent
et des sacralités qui entraînent si loin
de ton visage humain.

Bénis sois-tu, Seigneur,
pour les fibres évangéliques
que tu continues de tisser en moi,
ainsi que dans mes sœurs et mes frères !
Tu nous réveilles aujourd'hui
que le Ressuscité nous précède en Galilée,
dans le champ nouveau des nations
aux multiples cultures,
aux multiples visages.
Arrache-nous aux vieux démons
de l'esprit de conquête et de colonisation,
et à un évangélisme qui serait
une évasion du réel,
une peur d'esclave
devant la complexité de la terre et du monde
où tu demeures à l'œuvre avec nous.

Claude Bernard

18 janvier 1998, Métro St François Xavier



La fille au pays des hommes

Anecdotique et distrayant, tantôt frais et naïf, tantôt grivois et burlesque, le conte nous surprend toujours et nous dérouté. Nous ne savons jamais sous quel visage il va se présenter et chaque visage nous séduit et nous repousse à la fois. "Inquiétante étrangeté" du conte (Freud) ! Le conte a mille facettes qui sont autant de voies par lesquelles son message chemine jusqu'à nous, autant de déguisements aussi ou de fards par lesquels le conte prévient de nos peurs, notre désarroi... notre fuite. La vérité du conte est une vérité masquée "Vous ne sauriez voir ma face sans mourir", répondait Yahvé à Moïse sur le Sinaï. Qui peut contempler les fondations insondables de son être individuel ou collectif ? Qui peut voir ces désirs inconvenants, innommables, intolérables, qui paraissent tant étrangers à nous-mêmes et qui pourtant habitent au cœur même de notre existence psychique. Personne ne peut voir ces fantasmes qui sont les assises et les organisateurs de son destin sans sombrer dans la névrose ou carrément dans la folie. Et pourtant, comme nous avertit Freud : "Tout être humain se voit imposer la tâche de maîtriser le complexe d'Œdipe." Freud parle de l'œdipe en particulier, mais il faut étendre son avis à l'ensemble des complexes et des fantasmes qui lui sont

associés et dont l'œdipe est l'origine.

Le conte, à sa façon, nous aide à réaliser cette tâche. Il nous présente les fantasmes qui nous habitent, selon une stratégie de voilement et de dévoilement. Il ne les révèle pas d'emblée, ce qui serait funeste ; il les sollicite ; il nous les fait pressentir plutôt que sentir, nous engageant ainsi à en poursuivre l'exploration par nous-mêmes, selon nos capacités et selon que nous en ressentons le besoin. Il y a une correspondance entre la structure narrative du conte et la structure fantasmatique de notre imaginaire. La mise en acte de celle-là dans le discours du conte déclenche un ébranlement de celle-ci (source, entre autre, du plaisir que procure le conte). La narration débute toujours par un état de manque, de précarité, de conflit pour se déployer dans les phases successives de lutte, de combat et se terminer par la liquidation du manque, la stabilité, l'apaisement du conflit. La logique du récit organise le chaos et le désarroi intérieurs en imposant un ordre à l'anarchie et aux contradictions de nos fantasmes et de nos pulsions. Cette action du conte, son efficacité symbolique est assurée dans la mesure où elle est inconsciente. "L'efficacité symbolique des mythes et des contes, écrit Nicole Belmont, a pour origine une ignorance consciente et une connaissance inconsciente de leur signification". D'où la fonction des déguisements et des masques.

S'arrêter seulement à son aspect distrayant, c'est s'interdire de rentrer dans le grand drame de l'existence qui se joue dans le conte et que le conte veut jouer en nous. Rejeter les grivoiseries qui lui servent d'habillage, c'est méconnaître à la fois la modestie de nos origines et la formidable puissance de substitution et de sublimation qui oriente les pulsions et les désirs les plus incongrus vers la construction de civilisation et d'œuvres culturelles. C'est jeter le bébé avec l'eau du bain. Sous l'affabulation d'images incohérentes, de personnages loufoques, d'intrigues simplistes, le conte met en scène les grands problèmes que se pose l'humanité : l'origine de l'être humain, la différenciation des sexes, la différence des races, la vie, l'amour, la mort, etc.

Ces thèmes sont abordés, la plupart, par la philosophie et certains par les diverses sciences. Mais de tout temps les peuples de partout les ont saisis intuitivement et les ont mis en scène dans les récits populaires que sont les mythes et les contes. Aussi peu explorée qu'elle soit jusqu'à aujourd'hui, la littérature orale haïtienne nous offre, cependant, des illustrations de grand intérêt de ces thèmes qui, dans notre inconscient, nous "travaillent" à notre insu. Un de ces thèmes, la différenciation des sexes, est mis en scène dans un conte que nous titrons "La femme au pays des hommes." (il est appelé "Zomangay" dans les séances de conte). [...]

La psychologie, et particulièrement la psychanalyse, nous révèlent, depuis peu, que à notre naissance nous sommes psychologiquement (sinon biologiquement) porteurs des deux sexes et que c'est pro-

gressivement que l'un d'eux arrive à supplanter l'autre pour faire de nous, soit des femmes, soit des hommes à part entière.

Le conte présente trois sœurs, mais retient seulement la plus jeune pour la mettre en scène. Ce choix n'est pas sans signification. Les deux aînées sont supposées avoir au moins atteint le stade de l'adolescence ; chez elles, le sexe féminin a prévalu sur l'autre ; par contre, la plus

jeune est encore au stade de l'indifférenciation des sexes, elle est encore bisexuée. Le conte la présente comme fille, et cependant elle s'habille toujours en garçon : c'est l'affirmation de l'autre moitié qui l'habite encore et qui dans son

inconscient la "travaille" et imprime sa marque dans son psychisme. C'est par une initiation qu'elle passera à l'étape suivante, initiation symbolisée dans le conte par le voyage, initiation qui est toujours l'arrachement d'un lieu sécurisant (ici, la maison maternelle) vers un lieu menaçant et dangereux (le pays des hommes) et l'intégration dans une catégorie sociale, une classe d'âge ou une situation commune.

Pour ce voyage l'héroïne doit choisir un cheval. Contrairement à toute attente, contrairement au bon sens qui porterait à choisir un des chevaux gras et robustes, elle choisit le plus maigre. C'est que l'œil du commun voit l'extérieur des êtres et des choses, leur apparence ; alors que son regard à elle, voit l'intérieur, voit l'essentiel. C'est pourquoi elle fait piquer les chevaux pour les sonder en profondeur et ne pas s'arrêter à leur apparence qui est trompeuse : les chevaux gras ont du pus dans leurs veines, le maigre, celui qui a retenu son choix, a du sang.

*Nous sommes
psychologiquement
(sinon biologiquement)
porteurs des deux
sexes*

Il est dit que ce pays est habité seulement par des hommes, que les femmes qui y pénètrent trouvent une mort certaine. Par ailleurs, tous les objets dans ce pays sont des symboles masculins. Méaphore ou métonymie, les figures que le conte campe à l'entrée du royaume : le coq et la cloche sont les éléments le plus souvent convoqués dans la culture haïtienne pour symboliser le sexe masculin. Le coq, en premier lieu, dressé sur son ergot, rappelle le sexe viril. Le gland de la cloche, ensuite, par sa forme suscite la même évocation. L'identité des hommes par ailleurs, nous éclaire plus qu'il ne faut sur ce symbolisme : dans le discours grivois haïtien, le sexe de l'homme est appelé "coq" et le gland de la cloche, tout comme les testicules de l'homme, sont appelés "grenn".

Malgré l'avertissement insistant des deux sentinelles placées à l'entrée du pays, la cloche et le coq, les hommes n'ont pas su comprendre qu'ils ont une femme devant eux. Leur faculté de comprendre n'allant pas au-delà des apparences, ils se sont laissés arrêter à l'accoutrement et au comportement de la fille, celle-ci usant de son savoir et de son savoir-faire pour laisser voir son paraître et cacher son être. Si elle arrive à découper la dinde avec plus d'habileté que quiconque, c'est grâce à son savoir lié à la profondeur. Tout l'art de dépecer l'animal, en effet, est de bien connaître les articulations profondes cachées sous la chair et noyées dans la graisse.

Rien ne doit être laissé de côté dans le conte ; le moindre détail concourt à la construction du sens ; tout est signifiant. Pour sonder l'élément vital des chevaux, il faut un instrument pointu, capable de traverser la peau, il faut une aiguille ; pour trouver les articulations de la dinde, il faut aussi un instrument pointu ; c'est la fourchette qui sert à cet effet, four-

chette que l'héroïne plante au milieu de la bête. Aiguille et fourchette, deux instruments qui symbolisent le savoir pénétrant, la saisie par l'intérieur.

En théâtralisant la lutte du savoir féminin lié aux profondeurs et le savoir masculin lié à la surface et aux apparences, le conte narrativise le conflit des modes de savoir qui habitent chacun de nous, à un stade de notre développement. En rendant inopérant le savoir des hommes, le savoir superficiel, par l'obscurcissement de leur vue, c'est métonimiquement, en elle-même, que la fille annule ce savoir pour faire dominer le savoir essentiel, le savoir des réalités profondes. Nous retrouvons ici le lien que beaucoup de mythes établissent entre la sexualité, la connaissance, l'interdit et le voir. Rappelons-nous la Bible : "Dès qu'ils eurent mangé du fruit défendu, leurs yeux s'ouvrirent et ils virent qu'ils étaient nus." Le conte présente cette relation, si l'on peut dire, dans sa forme négative. L'héroïne pose l'interdit de voir et parce que ses adversaires ne sont pas arrivés, contrairement à Adam et Eve, à défier cet interdit, à connaître le sexe véritable du visiteur ou de la visiteuse, leur vue s'en trouve obscurcie. Sur le chemin de la mer où elle doit se baigner, elle met une telle distance entre elle et les autres que ceux-ci n'ont pas eu le temps de la voir nue ; ensuite, pendant la course éperdue, quand les poursuivants se rapprochent, le cheval Zomangay lance une crotte qui devient un rideau de poussière dérobant presque sa maîtresse à la vue des assaillants. Plus loin, quand l'armée est sur le point de les rattraper, Zomangay jette une crotte plus importante qui devient une poussière dense et noire comme la nuit, causant un aveuglement total des assaillants. Bien plus, les poursuivants passent devant l'objectif sans s'en rendre compte et ils s'en éloignent indéfiniment dans une

course sans limite, puisque "jusqu'à nos jours, dit le conte, ils courent encore". Au propre comme au figuré, l'héroïne les fait courir. Les hommes n'arrivent à rien savoir, ni rien voir parce que leur savoir superficiel ne leur permet pas de voir l'essentiel qui leur est interdit.

Cette folle chevauchée dure cent jours durant lesquels la fille augmente son avance de façon irréversible, au point qu'elle a le temps de rentrer chez elle et de changer d'habit. Le texte laisse entendre qu'il s'agit d'un habit féminin, puisque les soldats s'adressant à la fille lui disent: "mademoiselle". Ce changement d'habit signifie un changement d'état. Au début du récit, la fille s'habillait toujours en garçon "alagasòn"; à la fin, elle porte une robe, puisque les soldats passant devant sa porte, la voient et s'adressent à elle en disant "mademoiselle"; elle s'assoit devant sa machine à coudre, rôle éminemment féminin dans la culture traditionnelle haïtienne. Le voyage accompli, c'est l'accomplissement de l'initiation; le retour à la maison, le port de la robe signifient l'acceptation de l'état nouveau, la reconnaissance de son identité sexuelle, l'assomption volontaire de sa féminité.

Il convient de s'interroger sur le sens de l'exclusion portée à l'encontre des femmes, sur l'interdit d'accès au pays des hommes. Et pourquoi donc les hommes s'emmurent-ils ainsi? Pourquoi se rassemblent-ils entre eux comme dans une forteresse assiégée? Précisément, parce que l'homme a peur, comme nous l'apprend la clinique, que la femme ne l'as-

siège. L'homme est habité par le fantasme de sa supériorité sexuelle sur la femme et en même temps par la peur de perdre cette supériorité, la peur de la castration que causerait la femme; castration qui n'est pas nécessairement physique (il est très rare qu'elle soit physique) elle peut revêtir plusieurs modalités, notamment l'avance sexuelle

dont la femme aurait l'initiative (on sait comment nos plus braillards des machistes perdent piteusement leurs moyens devant l'invité féminine); une modalité de castration plus éprouvante encore, sans doute, est la performance de la fille à laquelle l'homme craint de ne répondre que médiocrement

ou pas du tout.

Le pays des hommes ne symbolise-t-il pas aussi la société qui est une société historiquement construite par les hommes, une société d'hommes? Une telle société garantit et protège la sécurité des hommes par un ensemble de préjugés, de refoulements, d'interdits, de normes sociales, contre les débordements des filles. Ainsi une fille qui prend l'initiative sexuelle passe pour une fille de mauvaise vie, à la limite une prostituée. De plus, comme la pulsion nourrit toutes nos activités mentales (relation complexe et non unilatérale) l'homme craint que sa supériorité socialement admise ne soit remise en question dans l'ensemble des domaines d'activités.

Lucien Smarth

in *Cahiers CHR* n° 8

*Et pourquoi donc
les hommes
s'emmurent-ils
ainsi?
Parce que
l'homme a peur*

Identité féminine et masculine : où est le problème ?

Si la notion d'identité est de mode aujourd'hui, qu'en est-il plus exactement de l'identité féminine et masculine qui, elle, vient de loin ? Sans doute conviendrait-il de distinguer entre une identité entérinée et la question de l'identité. Pourquoi en effet l'identité féminine et masculine devient-elle un problème ? Où sont les enjeux ? Car enfin, y aurait-il sommation incontournable à se définir en termes de sexe ?

Des faits au problème

Vos papiers ! Je déplie une carte sur laquelle sont portés nom, prénom, sexe, nationalité... désignant des appartenances, souvent plus reçues que choisies. Précisément ces quelques pauvres repères permettant mon identification ne sont guère de mon fait : je n'y suis pour rien personnellement ! Si ces marques servent, dans une organisation sociale complexe, à me désigner, avouons qu'elles restent bien superficielles et insuffisantes pour qu'il s'agisse là, sérieusement, de l'identité de mon être propre. On tendrait même à dire que précisément parce qu'il s'agit d'identification, il ne s'agit guère d'identité !

Dès lors le statut des identités féminine et masculine est celui d'une caractéristique et d'une appartenance reçues, d'abord par la nature, ensuite par l'entourage qui, dès qu'il a connaissance du sexe de l'enfant, lui assigne des significations relevant de ce qu'on appelle "le sexe social". C'est tellement vrai que des adultes n'ayant jamais "de visu" constaté le sexe biologique du bébé auront toutefois un comportement différent à son égard selon qu'ils pensent avoir affaire à un garçon ou à une fille... Certaines sociétés d'ailleurs, face à l'indifférenciation sexuelle de fait des enfants, leur accorderont la même éducation jusqu'à la puberté.

Que cette différenciation sociale rende manifeste un peu plus tôt ou un peu plus tard la différence biologique des sexes, il reste qu'elle entend en être la traduction, centrée le plus souvent sur la possibilité de grossesse chez la fille. Dans la mesure où, comparée à la classe sociale, la race, l'âge, la religion, etc. cette différenciation imprègne les moindres replis de la réalité socio-culturelle de façon absolue, on voit que l'identité de chacun se construit personnellement dans un lien inextricable avec celle que sa culture propre, historiquement située prescrit avec plus ou moins d'autorité.

Alors, quand et pourquoi l'identité fémi-

rine et masculine devient-elle un problème ?

Tant que cette identité se trouve légitimée par la nature ou le divin, tout va bien : Dieu ou la Nature ne se contestant pas, chacun reste dans les rôles, qualités, comportements et fonctions qui leur ont été assignés par une société qui n'en est que le porte-parole.

L'ébranlement de ces certitudes commence avec l'idée que le propre de tout humain se situe en son "âme" qui, elle, n'est d'aucun sexe, d'aucun âge, d'aucune race... Transcendant -sans pour autant les nier- toutes ces particularités et appartenances, elle devient le fondement métaphysique de leur égalité d'essence.

Certes, Platon prônant dès lors pour les femmes la même éducation et les mêmes activités dans la Cité que les hommes, ne recueillera que rires et quolibets ; et la mixité totale jusqu'aux plus hautes charges comme prêtre et évêque dans les toutes premières communautés chrétiennes ne durera pas longtemps... La révolution française elle-même, qui dans ses fondement théoriques effaçait toute différence entre les êtres au nom de leur universelle humanité, ne cessera par ailleurs de marquer la différence des sexes, à tel point qu'on parlera d'une révolution proclamant les Droits de l'Homme... exclusivement mâle !

Si les fondements tant philosophiques, théologiques que, désormais, politiques sont posés, la formidable mutation qu'ils impliquent en pratique restera à faire...

Or c'est là que précisément, les disparités de situation vécues de fait par les hommes et les femmes poseront le problème de leur identité en termes très différents, si même, pour les femmes... il se pose vraiment ! Osons le dire : le problème de l'identité féminine ET masculine est surtout... un problème masculin.

En effet, ce qui fait problème pour les

femmes n'est pas leur identité de femme -la nature à cet égard est sans doute plus claire pour elles que pour les hommes- mais précisément une identité définie par une culture masculine, à faire exploser pour accéder à leur identité d'être humain en soi, avec, dès lors, les droits attendants effectifs. Et là, c'est la totalité de l'ordre établi par le pouvoir masculin qui est directement menacé et, avec cet ordre... l'identité masculine elle-même. Suggérons même qu'elle s'établissait GRÂCE à cet ordre. On comprend évidemment l'ampleur du problème pour les hommes : toute revendication des femmes pour faire valoir leurs droits d'être humain -plus étendus que ceux de femme- leur semble une atteinte directe à leur être, dans la mesure où, historiquement, ils avaient concentré en une spécificité masculine ce qui relevait de tout humain. On reconnaît là l'erreur propre à toute domination qui, bien qu'étant celle d'un groupe particulier, s'arroge l'universalité pour se légitimer, ne trouvant son identité que par l'exclusion des autres, rejetés à la marge ; et la marge, pour les femmes, c'est la sphère "naturelle" (faire les enfants), privée et domestique ; et si incursion il y a dans la sphère publique, sociale et politique, ce sera dans l'ordre des futilités et divertissements : les choses sérieuses sont affaire d'hommes !

Les enjeux : pouvoir, sexualité, identité

Une telle approche de la question permet alors de mieux comprendre quels enjeux essentiels révèle l'identité féminine et masculine comme problème : ceux du pouvoir, de la sexualité et de l'identité propre.

Examinons en effet d'un peu plus près l'argument-clé avancé pour défendre l'idée d'une identité sexuée bien différenciée : éviter une catastrophique confusion des sexes. Catastrophique pour qui

et pourquoi ? De quoi a-t-on peur ?

Le raisonnement tenu consiste à dire que si hommes et femmes exercent les mêmes activités, les mêmes droits, disposant des mêmes pouvoirs et possibilités de comportement, l'humanité va sombrer dans une indifférenciation des plus dangereuse.

Dangereuse pour qui ? Certainement pas pour ceux qui n'ont qu'à y gagner, dès lors que cela leur permet d'accomplir des projets épousant mieux les aspirations et talents de leur personnalité, de découvrir les multiples dimensions d'une existence vraiment humaine.

Et si chacun investit de manière toute personnelle ce qu'il a reçu pour l'inscrire dans les perspectives d'une existence qu'il entend bien être "sienne", il s'invente lui-même jour après jour et son identité n'est pas une définition mais son histoire. Ne coïncidant jamais avec tel ou tel rôle, fonction, personnage que la nature, le hasard des circonstances, la société, le sens du devoir peuvent lui prescrire, c'est la diversité la plus redoutable comme la plus attachante qui, au contraire, se trouve au rendez-vous. Qu'un homme soit "sage-femme" ou instituteur d'école "maternelle", qu'une femme soit "chercheur" ou "chef d'Etat", on ne voit pas, malgré la connotation fortement sexiste de ces appellations professionnelles que ces personnes ont décidé d'ignorer, en quoi l'on aboutit là à l'uniformisation clonique tant redoutée. Chacun exerce ses fonctions selon son identité propre, en vertu de ses aptitudes, de ses savoirs et de ses combats.

Ainsi, ce qui peut arriver de mieux à l'être humain qui cherche son identité, c'est de découvrir la liberté, celle qui s'instaure par cette capacité à dire "je" par soi-même et à être l'instance propre de toute articulation. Qui êtes-vous ? Je suis moi ! C'est l'application à la lettre du principe d'identité. Il s'ensuit de là qu'être soi consiste à pouvoir

précisément se tenir à distance de toute identité constituée et instituée. En tant qu'il est "quelque chose qui se pose", l'identité de tout être humain - homme ou femme - est dans sa liberté.

C'est le cœur du problème. En effet, pourquoi tant de polémique sur les identités féminine et masculine ?

D'abord parce que "se faire libre" est difficile et que se couler dans une identité toute faite distribuant fiefs et pouvoirs spécifiques est toujours tentant. Quand en outre la distribution est par trop inégale, il est évident que celui pour qui elle est favorable la défendra comme sa propre vie. De fait, historiquement, les hommes n'ont pas eu trop à se plaindre. Quand la femme se met à revendiquer les mêmes droits, pouvoirs et activités et... à les exercer, les hommes ont carrément l'impression de se faire dépouiller, jusqu'à se demander ce qui peut bien leur rester aujourd'hui, si tout ce qui était censé les définir, les femmes le sont et le font AUSSI ! On comprend leur angoisse, leur souffrance et leur déroute quand, après avoir confié pendant des siècles tout leur être à une identité collective qui s'écroule, ils se retrouvent dans la nudité d'une liberté nouvelle, celle qui, pour affirmer son identité, ne peut plus procéder par exclusion et domination, mais par authentique construction de soi... à la force du poignet !

Même si les femmes ont à cet égard une bonne longueur d'avance, certaines ne sont pas en reste pour revendiquer l'identité féminine classique quand elle les sert : la galanterie a du bon quand on peut éviter de changer le pneu de sa voiture, plaire au patron fait gravir les échelons mieux que les diplômes, régenter toute la maisonnée mari inclus permet d'assouvir ses tendances dominatrices. Hélas pour tous ces paresseux qui s'accrochent à ces fictions d'identité de manière fétichiste, le temps n'est plus à

la crispation stérile mais à oser exister ensemble dans une mutuelle liberté, ce qui implique en pratique une égalité de droits... totale.

Or, si la polémique reste si vive, c'est que égalité et liberté font exploser ce que préserve jalousement l'identité sexuée : pouvoir, sexualité, descendance. Amour et couples du même sexe sont alors recevables, la femme, échappant au pouvoir -trop enfermant- que certains hommes ne tiennent plus à exercer, met les autres aujourd'hui devant le fait accompli : par la maîtrise de sa maternité, elle a aussi celle de sa sexualité (à la Don Juan si elle veut, en couple ou non, mariée ou non, avec enfants et le nombre désiré- ou pas) donc aussi celle de sa paternité à lui ! Et quand une société encore traditionnelle accorde de préférence la garde des enfants à la mère, en cas de divorce, on comprend le désarroi et la frayeur masculines : le pouvoir a changé de mains. Et vu l'ampleur de la domination passée, vont-elles leur rendre la monnaie de leur pièce ?

Mais c'est là qu'ils se trompent et heureusement ! Les femmes ne veulent pas comme eux s'arroger le genre humain tout entier. Elles mettent au monde des femmes et des hommes et dans la phase encore transitoire qu'elles vivent avec eux, les difficultés et le désarroi sont AUSSI au rendez-vous. Elles veulent l'égalité et la liberté avec eux et non contre eux, dans une commune

aspiration à une identité d'être humain à part entière, plutôt qu'une identification collective certes rassurante, mais toujours mutilante. La génération masculine actuelle, en partie, ne se trompe plus de combat : c'est au coude à coude qu'il faut défendre sa dignité d'être humain et construire son existence la plus quotidienne comme la plus exaltante.

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire, c'est ensemble qu'il faut gérer son humanité dans cette si "difficile liberté". Et la souffrance qu'on décèle derrière tout problème d'identité est toujours celle de l'être non-reconnu et désemparé, cherchant dans une identité bien fixée, des repères qu'il sent se diluer ou se dérober. Si on perçoit bien le caractère régressif d'une revendication étroitement identitaire, protectrice donc excluante des autres, la lutte des femmes à cet égard reste exemplaire : pour dénoncer les pièges d'un faux universalisme, elle entend éviter de substituer un particularisme à un autre.

Aujourd'hui, le défi de l'histoire est moins l'identité des sexes que celle d'une humanité affrontée au nouveau masque d'une domination sans pitié : l'universalisme économique.

Madeleine Arondel-Rohaut
Professeur de Philosophie

Bibliographie

Platon - *La République*

Montaigne - *Essais*, livre III, chap. 10

Margaret Mead - *L'un et l'autre sexe*

Lévinas - *Difficile liberté*

Pierre Guenancia - *L'identité*, in *Notions de Philosophie*, T.2, Folio Essais

Fraisse Geneviève - *Muse de la Raison : Démocratie et exclusion des femmes en France*, Folio Histoire

Golias - n° 56

Arondel-Rohaut Madeleine - *Exercices philosophiques*, PUF, 1996

Féminin, masculin Identités et interdépendance

Verra-t-on un jour les hommes se remettre à fumer pour imiter les femmes ou les adolescents monter d'un ton le timbre de leur voix pour imiter les filles ? Constatez vous-mêmes. Le tabac devient de plus en plus un défaut féminin. Les statistiques sur le cancer du poumon en témoignent avec horreur. Le timbre de la voix féminine a baissé de quelques notes pour se rapprocher des voix masculines plus graves. Gravité dont on a fait le symbole de l'autorité et de la compétence dans l'exercice d'une profession. Et le tabac n'est pas le seul responsable de cette modification, plus psychologique que biologique. Ne vous récriez pas. Ecoutez les voix de vos mères et celles de vos filles. Ou regardez seulement les films des années 50 et ceux d'aujourd'hui. Plus triste, à la suite de quelques humoristes on a assimilé une voix haut perchée à la bêtise. Et certaines femmes sont obligées aujourd'hui de faire rééduquer leur voix.

Mais au-delà du simple constat, ne serait-ce pas le témoignage plus profond d'une quête d'identité. L'homme ou la femme, ne sachant plus très bien où se situer.

Ce fut d'abord un mouvement des femmes vers les hommes. Les revendications

portèrent en premier lieu sur une égalité des droits, ce qui était pour le moins légitime, mais aussi, et c'est plus étonnant, sur une identité d'état. Et l'on pense à la chanson de Gilbert Bécaud sur des paroles de Pierre Delanoé ; dans les années 60 : *"elle s'habille comme lui d'un pantalon, d'un blouson... et quand on les rencontre la nuit, on dirait deux garçons..."* Il faut préciser que jusqu'en 1965 la situation des femmes qui ne portaient que des jupes, sauf quelques "garçonnes", n'était pas encore très confortable comparée à celle de leurs maris dont elles dépendaient jusque dans les moindres aspects de leur vie quotidienne mais c'était il y a 35 ans ! Il ne reste de ce temps que le report de la retraite du mari vers son épouse sans réciprocité. Mais il s'agit là d'un avantage qu'on aime appeler "acquis".

Puis ce fut au tour des hommes d'aller vers les femmes. Voyez la mode et surtout la pub. Les hommes se sont mis à porter des chemises roses, couleur traditionnellement attribuée aux filles ou à utiliser des sacs à main. Moins de vingt ans après Bécaud, Antoine revendique le droit d'avoir les cheveux longs et de porter des chemises à fleurs, précisant toutefois *"je suis en avance de deux ou trois longueurs"*. Tandis que Michel Polnarev, lui, n'en sait plus rien lorsqu'il pleure dans

son micro pour se persuader : "Je suis un homme, je suis un homme, quoi de plus naturel en somme..."

Quinze ans encore et en 1981 Michel Sardou ironise sur le phénomène avec sa chanson "être une femme" : "femme des années 80, mais femme jusqu'au bout des seins, ayant réussi l'amalgame de l'autorité et du charme..."

Qui est le co-parolier de cette dernière chanson ? Pierre Delanoé. La boucle est bouclée.

Hommes et femmes se rejoignent donc dans une tentative dérisoire de fusion d'identité. On avance volontairement ou non, consciemment ou non, vers une confusion des sexes. L'un est l'autre. Espoir fou d'une unité à jamais perdue. Vaine recherche pour l'homme de cet autre "côté" de lui-même comme le dit Annick de Souzenelle : "Elohim fait "communiquer" Adam avec lui-même dans des "face à face" incontournables pour son accomplissement. Adam cherche le face à face total ; il est alors "endormi" d'un sommeil qui est en réalité un éveil, au cœur duquel Dieu lui montre la totalité de son autre côté. Cet "autre côté" n'a jamais été une côte : il est le côté "inaccompli" donc encore voilé, de l'arbre de la connaissance qu'est Adam dans sa totalité ; il est "dressé" par Dieu, devant cet Adam, en "épouse", Ishah, dont Adam est l'époux, Ish¹."

Entre complémentarité et fusion, la frontière est mince. Le rouge et le vert sont certes des couleurs complémentaires, faites pour vivre ensemble, mais lorsqu'ils cessent d'être en harmonie pour fusionner on ne retrouve plus qu'un triste gris où toute couleur s'éteint. Et le

glissement est rapide aussi chez les individus. On recherche la fusion plus que la complémentarité. Peut-être est-ce parce que chaque sexe ne se retrouve pas en lui-même, n'accepte pas ce côté féminin pour l'homme et masculin pour la femme, ou parce qu'il souffre de n'être pas complet, mais complet tout seul. Son unité pourtant, l'être humain ne l'acquiert que dans l'interdépendance et non dans un isolement bien vite suicidaire. Et chacun alors avance vers cet être androgyne qu'il espère et redoute à la fois.

A force de se placer en opposition chacun va vers l'intime de l'autre considérant l'identité sexuelle de l'autre sexe comme un droit qu'il devient de fait nécessaire de conquérir. Les femmes ont le droit d'être des hommes jusqu'à devenir pilote de chasse quitte, pour

cela, à faire cesser artificiellement leur cycle biologique et bientôt les hommes réclameront le droit d'être des femmes jusqu'à la terrible frustration de la maternité.

Mais face à cette dernière frustration, l'homme a déjà trouvé la parade. Perfidement, il ne reconnaît plus à la maternité la valeur que toute civilisation lui a toujours accordée. Et puis, qui sait si un quelconque docteur Folamour ne réussira pas à lui faire porter le fruit de lui-même. Le clown s'est fait clone et il a habité parmi nous. Un médecin américain, le docteur Richard Seed, s'est déclaré capable de réaliser en partie cette opération, même s'il a encore besoin d'une mère porteuse, affirmant en cela que "l'homme était comme Dieu". Ce qui n'est pas sans rappeler le verset 5 du chapi-

Le clown s'est fait clone et il a habité parmi nous

1. Annick de Souzenelle, *De l'autre côté d'Adam*, Sciences et Avenir, décembre 1997

tre 3 de la Genèse.

On en arrive donc à rechercher l'identification à l'autre sexe ! N'y parvenant pas, et c'est l'évidence même, ce qui était une recherche devient une réelle frustration. Celui qui est complément devient adversaire. L'Adam moderne se retourne contre lui-même. Comme matière et anti matière qui s'attirent pour s'annihiler en un grand éclair.

Ne faudrait-il pas revenir alors à une reconnaissance sereinement acceptée des identités sexuelles de l'homme et de la femme. Non pour déterminer tel ou tel rôle mais tout simplement pour retrouver en soi l'unité biologique et psychologique nécessaire. Loin de moi l'idée de renvoyer "les femmes à leurs casseroles" ou les "hommes à l'atelier" mais pas plus les femmes à l'atelier et les hommes aux casseroles qui est, de fait, la même absurdité.

Ne vivons plus en termes d'affrontement et de revendication ce qui est une répartition des rôles en fonction des charismes intrinsèques. Ne faisons pas courir dans le même couloir, Marie Josée Perrec et Ben Jonhson. De même, et c'est une parenthèse importante, qu'on n'alignera pas dans la même coupe Davis les Mousquetaires et les poulains de Yannick Noah. Car le temps dans sa dimension joue un rôle primordial. Chaque individu homme ou femme est aussi l'enfant de son siècle.

L'homme enfin n'est homme que face à la femme et réciproquement. L'identité n'est aussi valable que face à l'identité de l'autre. Chacun détient donc de l'autre sa propre identité. Un monde sans hommes, rêvé par certaines ou un monde sans femmes ou dans lequel la femme n'aurait qu'une place inférieure ne serait pas un

monde vivable bien longtemps. Il irait simplement à sa perte. Gommer la personnalité sexuelle de l'autre revient à une forme de suicide. L'être humain n'existe, en unité, que dans l'homme et la femme réunis. Ish et Ishah unis dans un grand cri d'amour "Il n'est pas bon que l'homme soit seul", constate le Créateur.

Et nos Églises dans tout cela ? Elles semblent aujourd'hui bien perdues. Hé sitant entre une tradition où la différence sexuelle était bien marquée et un regard du siècle où voudrait s'oublier cette "sexuation".

La "sexuation" des personnages de ce drame cosmique entre Dieu et l'homme n'est pourtant pas sans raison. Alors pourquoi cette "sexuation" ? La question ne doit pas se poser en forme de projection vers l'avenir ce qui n'a aucun sens,

mais bien en raison d'immédiateté. Nous sommes là, si on me permet l'image dans le registre du mode d'emploi, pas du plan. Le mode d'emploi peut varier en fonction d'éléments extérieurs, le plan ne le peut pas sans remettre en cause la création elle-même.

Sans entrer dans un regard freudien trop peu sérieux pour ce genre de débat, jetons quand même un œil vers ce genre d'explication.

Il fallait peut-être que Dieu, en son incarnation, se fit homme et non femme pour laisser à l'homme la possibilité de se séparer de lui. Le lien très fort qui existe entre la mère et son enfant aurait peut-être contraint l'homme à être "trop fidèle". N'oublions pas toutefois que la dimension féminine de Dieu existe dans la Bible. Dieu lui-même ne se dit-il pas femme quand notamment il affirme "même si une mère oubliait son enfant,

Ne vivons plus en termes d'affrontement et de revendication

moi Dieu, je ne t'oublierai pas, Israël ! ? Or l'enfant lui-même doit d'une certaine façon oublier son père pour se construire. C'est ce qu'affirmera le Christ d'ailleurs quand il répondra "*laissez les morts enterrer les morts*" à celui qui prétexte la fidélité filiale pour ne pas le suivre. L'homme, le père, est celui qui permet à son enfant de partir. C'est lui qui l'engendre à sa liberté tandis que la femme, la mère, l'a engendré à la vie. Vie et Liberté devenant alors indissociables dans la Création.

Mais il fallait peut-être aussi que l'Incarnation passât par la femme. L'Incarnation devait tirer son origine symbolique autant de Dieu que de l'homme. Fils de Dieu et fils de l'homme, donc d'une femme. On ajoutera à cela, pour se faire plaisir, que Dieu avait besoin de la tendresse de l'Homme et qui, mieux que la mère en est la source ?

Hélas, de cela on a voulu tirer des conséquences qui, elles, sont sans fondement. La caricature suprême étant de faire de la femme un être inférieur à l'homme sans aller toutefois et heureusement jusqu'à la question saugrenue que l'on prête à tort aux théologiens du Moyen-Âge qui se seraient demandés si la femme avait une âme. Ou cette autre conséquence bien plus grave parce plus réelle de ne faire que de l'homme le successeur des apôtres.

Comment ne pas voir entre ces deux situations l'origine d'un sexisme dévastateur. La nature de l'homme, enfant de Dieu, est d'être femme et homme.

Et si l'homme dans l'Église catholique a été institué seul ministre du culte, n'est-ce pas par jalousie ? Cet homme qui n'avait pas été l'acteur de l'Incarnation se réservait le droit d'être désormais, à ses propres yeux, le seul "incarnateur". C'est

le seul fondement possible au refus fait aux femmes de présider à l'Eucharistie dans l'Église catholique. Qui peut en donner sérieusement un autre ?

Pour terminer je voudrais citer Marguerite Hoppenot. Elle a une très jolie formule qui résume bien ce problème d'identité féminine et masculine. Plagiant le verset 27 du chapitre 1 de la Genèse, elle dit : "Dieu créa l'homme à son image et à sa propre ressemblance. Homme et femme il Le fit".

Albéric de Palmaert



Femmes et Eglise Pratiques alternatives

Introduction

“L'éternel féminin” dans l'Eglise de Jésus-Christ pose une question pratique et une question théorique sur laquelle la pratique se fonde. Cette question ne semblait pas un problème il n'y a pas si longtemps encore ; le modèle ambiant quant à la vision de la féminité et de la masculinité, quant à leurs rôles et tâches respectives et quant aux pratiques concrètes incarnant ce modèle dans tel lieu et telle époque se distribuait uniformément sur toute l'étendue géographique qu'on appelle communément “l'Occident” et du haut en bas de la hiérarchie des groupes sociaux opérant à l'intérieur de ce cadre, y compris l'Eglise catholique romaine. A l'heure du grand bouleversement culturel qu'amènent les changements sociaux profonds de cette société, les différents modèles autrefois acceptés comme des réalités “allant de soi” sont remis en question. Celui définissant le “féminin” n'y échappe pas. Cette contestation touche aussi l'Eglise, jusque dans ses pratiques pastorales les plus à ras de terre et les plus quotidiennes, puisque celle-ci, tout en étant une réalité liée au mystère des rapports mutuels de Dieu et de l'humanité, demeure, par le fait même, dans l'économie chrétienne une réalité incarnée, i.e. pétrie de la pâte hu-

maine qui la compose historiquement et insérée dans cette pâte. Les dimensions sociales et culturelles de la réalité de l'homme et de la femme ne sont donc pas sans la marquer profondément !

Dans le présent article, j'aimerais amorcer avec le lecteur et la lectrice une réflexion sur ces pratiques pastorales de l'Eglise, eu égard à la place et au rôle qu'y tiennent les femmes, et sur les conditions pour arriver à établir un nouveau modèle pratique fondé sur une vision renouvelée du “féminin” dans l'Eglise. Je m'appuierai sur elle pour proposer les éléments de réflexion qui suivent. Ces limites fixées à l'objet de cette réflexion, jointes à celles que la pratique actuelle concrète de la pastorale imposent, témoignent à l'évidence de l'irréalisme qu'il y aurait à en espérer des propositions de pratiques renouvelées définitives. Nous sommes sur le chemin de la recherche - qui se fait toujours à tâtons, à travers essais, échecs, erreurs et succès partiels - non sur celui de la possession tranquille de la “Vérité”.

Constatations (Réalités socioculturelles)

Première constatation : dans l'Eglise, la majorité “pratiquante” est féminine. Plus encore, la majorité des membres engagés dans les principaux mouve-

ments et comités pastoraux de l'Eglise est féminine aussi. D'autre part, quand nous arrivons à la distribution des rôles pastoraux, surtout ceux qui "ont de l'influence", qui sont chargés "d'autorité et de pouvoir", nous remarquons un renversement de la pyramide : les moins nombreux, les hommes, sont dans les postes "de tête", les femmes étant plutôt les exécutantes. Je caricature un peu, mais très peu ! Dans la société dite civile nous retrouvons le même fait, même si la tendance actuelle semble chercher à renverser cette orientation - je parle toujours "en pratique", pas encore "en théologie".

Deuxième constatation (pas évidente au premier regard, je l'admets) : cette pratique se fonde et se justifie sur une certaine "vision" de l'homme (anthropologie) définissant l'identité féminine et l'identité masculine et établissant le modèle de leurs relations et de leurs engagements réciproques dans notre société. Cette vision est un des éléments constitutifs de notre culture. Elle marque donc profondément chaque personne qui participe à cette culture, au point que chaque personne est portée à dire que ce modèle "va de soi", que cette vision est "normale" et donc valable pour tout le monde. Une telle attitude - qui est normale lorsqu'on a affaire à la culture telle que définie en ethnologie - ne tolère pas facilement une contestation de la vision et des modèles qu'elle promeut, ça se comprend. Les "pratiques" (comportement, conduites, etc.) qui sont immédiatement identifiables et quantifiables (mesurables par les outils de la sociologie et de l'ethnologie entre autres) parce que perçues par les sens révèlent donc, pour qui sait les lire

*Les hommes, sont
dans les postes "de
tête", les femmes
étant plutôt les
exécutantes*

et les discerner, des "idéologies" ("vision", "modèles", etc.) immédiatement identifiables et qualifiables seulement parce que émanant de l'esprit humain.

Troisième constatation : cette question de "pratiques" et de "vision" au féminin et au masculin n'est pas un phénomène qui concerne la pratique pastorale et la théologie de l'Eglise seulement : elle est avant tout un phénomène de société, société dont les membres sont aussi les fidèles de l'Eglise. Ils marquent ainsi l'Eglise de conceptions et pratiques dont ils vivent dans

la société civile. D'autre part, l'Eglise a cette dimension transcendante grâce à la Parole de Dieu et à sa Grâce qui en fait une réalité prophétique appelée à questionner les visions et pratiques sociales et ses propres visions et pratiques (conversion). C'est à la tâche de ce dernier exercice que nous sommes attelés comme religieuses et religieux dans le présent "Cahier CHR".

Quatrième constatation qui est une explication de la troisième : cette "vision" et ces "pratiques" ont un caractère universaliste en ce sens qu'elles affectent ou du moins visent à affecter en même temps toutes les personnes, tous les groupes et tous les secteurs d'une société donnée composée d'humains et construite par l'activité humaine. Elles sont donc "universalisantes" aussi, en ce sens que chaque personne, chaque catégorie de personnes, chaque groupe et chaque secteur tend à accepter et à assumer cette "vision" comme "vraie" et ces "pratiques" comme "normatives". Pour ce qui nous concerne, tant les femmes que les hommes ont tendance à avoir la même vision de la féminité et les mêmes modèles

définissant et réglant leurs rôles respectifs et réciproques.

Cinquième constatation, conséquence de la précédente : une certaine "vision" de l'homme et de la femme justifie souvent un système et des "pratiques" de domination de l'un sur l'autre et d'aliénation de l'autre. Ainsi, l'homme dominera sur la femme et celle-ci acceptera comme normal (aliénation) cette domination ! C'est là un des phénomènes qui justifie l'affirmation précédente selon laquelle les visions et pratiques culturelles sont "universalisantes".

Sixième constatation : les visions et modèles culturels sont "globalisants", en ce sens qu'ils tendent à intégrer dans leurs définitions et leurs normes tous les éléments qui ont un rapport avec eux. Cela veut dire, par exemple, que si l'activité culturelle définit et règle une vision et un modèle du garçon, elle en fera de même pour la fille par opposition au premier ou par complémentarité.

Quelques principes sociaux de changement

Pour modifier des attitudes et des pratiques définies par une culture face au masculin et au féminin, il faut :

1. modifier en premier la "vision" de l'homme et de la femme, ou du masculin et du féminin, qui les fonde et les justifie. C'est la conclusion normale à tirer si la deuxième constatation présentée ci-dessus est correcte.
2. la collaboration, c'est-à-dire l'apport propre de l'homme et de la femme à la réalisation de ce changement, puisque nous avons vu que les visions et modèles sont universalistes, universalisants et globalisants. Cette dernière caractéristique fait qu'il devient impossible de modifier la définition d'identité et de rôles féminins sans modifier aussi la

masculine, féminin et masculin étant des propriétés relatives se définissant l'une par rapport à l'autre.

3. pour les mêmes raisons et, en plus, pour celle qu'offre la troisième constatation, que cet effort se fasse en même temps dans tous les autres secteurs de la société où l'Eglise en effort de changement est incarnée.

Puis, pour qu'une vision et des modèles modifiés (théoriquement) quant à l'identité et aux rôles féminins deviennent opérationnels (efficaces et/ou pratiques), il faut :

1. que tant les garçons que les filles les intègrent et les assument, c'est-à-dire se les approprient personnellement car, encore une fois, ces fonctions culturelles sont globalisantes, universelles et universalisantes.
2. que des engagements et des actions cohérentes i.e. qui tiennent compte de ces modifications, soient posées ensemble par les garçons et les filles pour les incarner et les réaliser concrètement. Le contraire ferait que la nouvelle vision et les nouveaux modèles restent théoriques, sur les tablettes ou dans les classeurs sans changer quoi que ce soit en pratique.

En pratique pastorale

Les faits et les principes relevés ci-dessus commandent la direction dans laquelle devra se faire tout travail de sensibilisation et tout effort de changement réel et effectif quant aux pratiques pastorales de l'Eglise vues au féminin. Pour ce faire :

1. il faudrait entreprendre un travail de sensibilisation tant des garçons que des filles qui tienne compte des traits fondamentaux qui dessinent le "visage" (vision) du féminin d'après le nouveau modèle annoncé par l'Evangile et expli-

cité dans la théologie du 20^e siècle, surtout dans la théologie de la libération (en ce qui concerne notre région géographique). Ce travail de sensibilisation viserait à mettre garçons et filles des groupes d'Eglise en état de conversion de mentalité (vision) et de comportement face à la place et au rôle concret de la femme dans l'Eglise.

2. cette opération ne devrait pas viser au remplacement du rôle d'un sexe par l'autre (pratique de substitution) qui serait une politique du "ôte-toi que je m'y mette" et qui ne changerait rien fondamentalement. Elle devrait plutôt chercher une nouvelle définition des rôles pastoraux intégrant l'apport du féminin aux rôles masculins et l'apport du masculin aux rôles féminins (pratique de complémentarité, de partenariat).

Pour obtenir concrètement ces résultats, la procédure suivante est proposée.

Dans nos groupes d'Eglise, organiser des activités de réflexion et d'échanges entre garçons et filles sur le sujet pour :

- identifier ensemble, garçons et filles, la vision actuelle qui préside aux définitions des apports pastoraux propres à chaque sexe dans l'Eglise ;
- identifier les points d'accord et les points de désaccord sur cette vision, selon qu'on est garçon ou fille ;
- découvrir ensemble (garçons et filles) par information, formation et partage les éléments évangéliques à intégrer à une vision chrétienne du masculin et du féminin et les préciser grâce aux explicitations de la théologie con-

temporaine de la région latino-américaine surtout ;

- évaluer et juger la vision actuelle identifiée à la lumière de ce qui vient d'être découvert dans le point précédent ;
- ensemble, garçons et filles, essayer de définir une nouvelle vision chrétienne de l'homme (au masculin et au féminin)

qui puisse devenir opérationnelle ici et maintenant ;

- s'entendre sur des pratiques pastorales concrètes qui tiennent compte de cette vision chrétienne, i.e. qui intègrent les apports propres et complémentaires tant des filles que des garçons

à la vie de l'Eglise et aux services qu'elle assume.

Que ces activités de sensibilisation se réalisent toujours avec la participation active tant des filles que des garçons. Elles touchent des éléments culturels profonds : la définition de l'identité des sexes et du rôle de chaque sexe. On ne peut toucher à un élément de cette définition sans redéfinir en même temps les autres éléments. On ne peut définir l'identité féminine sans du même coup redéfinir la masculine. Et on ne peut rendre cette identité opérationnelle (efficace) tant qu'elle n'est pas acceptée, intégrée et assumée par les deux partenaires qu'elle concerne : le masculin et le féminin. Encore une fois, les fonctions culturelles sont universelles, universalisantes et globalisantes.

Ces activités de sensibilisation doivent déborder le cadre strict de l'Eglise pour toucher aussi aux autres secteurs de la société, puisque le "fidèle" est aussi "citoyen" et ne peut fonctionner sur deux registres où un modèle de définition des rôles masculins et féminins agirait dans

Ne pas viser au remplacement du rôle d'un sexe par l'autre

l'Eglise alors qu'un autre opérerait dans la société dite civile. Ainsi :

- en Eglise, il ne peut pas y avoir d'action pastorale efficace si celle-ci n'est pas moulée par la culture ambiante. C'est la raison même du principe d'inculturation de l'Évangile.
- d'autre part et en sens inverse, il est impossible que des changements profonds d'attitudes et de pratiques pastorales n'aient pas un effet de contestation et de mobilisation prophétiques sur les pratiques culturelles ambiantes. C'est l'effet du principe d'évangélisation de la culture.

C'est pourquoi, la résistance au changement affiché dans les autres secteurs de la société affectera l'efficacité du changement espéré dans le premier. Si nous espérons changer les conduites pastorales dans l'Eglise en fonction d'une nouvelle définition du masculin et du féminin sans faire un effort pour modifier les conduites sociales entre homme et femme, nous sommes voués d'avance à l'échec. Pour cette même raison de l'imbrication essentielle de l'Eglise et de la société, toute légère modification réalisée quant aux rôles féminins et masculins dans la pastorale de l'Eglise aura nécessairement son impact dans la conduite sociale.

Enfin, il faut s'exercer à la patience. Toute société et toute personne oppose une résistance atavique au changement tant que la force de conviction du bien-fondé et du bienfait du changement proposé ne dépasse pas la force de cette résistance. De plus, l'homme n'est pas une machine dont on remplace les pièces "inadéquates" du jour au lendemain ou un ordinateur dont on modifie la programmation à volonté. Il évolue lentement. Aussi la conviction des change-

ments nécessaires et le degré de persuasion des arguments les justifiant peuvent conduire les frustrations ressenties, face aux lourdeurs et aux résistances, de l'impatience à la révolte, et le souci d'efficacité du processus de conversion à celui de révolution. On passe ainsi à côté de l'objectif recherché : alors qu'on recherchait une complémentarité sexuelle dans la pratique, on aboutit à une nouvelle exclusion substituant un nouveau dominant à l'ancien et remplaçant Charybde par Scylla ! Trop d'exemples contemporains démontrent que des révolutions entreprises pour de bons motifs aboutissent à l'opposé de l'effet recherché : communismes en plusieurs versions (russe, khmer rouge, vietnamien, etc.), fascismes (versions allemande, italienne et autres), duvaliérisme cherchant à établir l'identité culturelle africaine mais aboutissant à un nouvel esclavage, etc.

Conclusion

Ce sont là quelques réflexions que je propose aux lectrices et lecteurs. Je regrette pour ceux qui auraient voulu y trouver des recettes. Les solutions aux questions posées par les revendications féminines quant à leur identité et à leur rôle et quant à leur reconnaissance dans la pratique de l'Eglise sont à trouver ensemble, garçons et filles. Il n'y en a pas une de toute faite qui soit satisfaisante. Pour ma part, j'ai essayé de présenter des balises qui puissent favoriser l'aboutissement positif de cette recherche commune.

Raymond Desjardins C. Ss. R.

in *Cahiers CHR* n° 8

Quels modèles pour les relations hommes-femmes ?

Merci aux Scouts de France de nous avoir autorisés à reproduire ces larges extraits d'un article d'Etienne Père. Il est souhaitable de se référer à l'ensemble de l'article paru dans "Demain les Scouts de France" n°106 pour bien saisir l'originalité de la pédagogie mise en oeuvre par les Scouts de France dans l'éducation à la relation filles-garçons.

Un ouvrage pour apprendre à vivre dans la nature, une fiche technique sur la veillée, une plaquette pour animer la vie chrétienne de l'unité ? Pas de problème ! Et quelque chose pour aider les jeunes à devenir des hommes et des femmes à l'aise dans leur identité et dans leurs relations ? Plus difficile !

Alors, comment faire ? On aimerait pouvoir compter sur des documents pratiques, avec des propositions d'objectifs pédagogiques pour les différentes tranches d'âge, la définition de modèles éducatifs clairs. Mais pourquoi est-ce donc si difficile de mettre cela noir sur blanc ?

D'abord parce qu'il est difficile, voire impossible, d'arriver à définir l'essence du masculin et du féminin. Il existe en nous une image du masculin et du féminin dans laquelle nous nous sommes construits et par laquelle nous interprétons le monde qui nous entoure. Mais cette image, est-ce identité sexuée ou stéréotypes ?

Qu'est-ce qui ne varie pas, qui appartient à l'identité sexuée et qu'il nous faut mettre en valeur chez les jeunes ? Qu'est-

ce qui relève du stéréotype, c'est-à-dire des représentations, des rôles traditionnels forgés par des conditionnements culturels ou sociaux souvent enracinés profondément, mais qui peuvent varier et sur lesquels nous pouvons agir ? Ce n'est pas toujours facile à déterminer. Ainsi, par exemple, dans notre société, la sphère publique (travail rétribué, production, politique, religion) semble plutôt le domaine réservé des hommes, la sphère privée (travail non rétribué, reproduction, éducation-communication, famille, amour) plutôt celui des femmes. Dans ce partage, où s'arrête ce qui relève de l'identité sexuée et où commence le stéréotype ? En tout cas, on se dit que ça irait mieux autrement s'il y avait, par exemple, plus de femmes en politique et plus d'hommes dans l'enseignement. Les uns et les autres se trouvent trop cantonnés dans des domaines réservés.

Deux pistes pour les maîtrises

Pour le travail des maîtrises et des conseils de groupe, tenons-nous en simplement à deux pistes : repérer la part de

stéréotypes et rôles sexuels traditionnels qui empêche un développement intégral des jeunes, garçons et filles ; observer les manières d'être et les comportements différents des filles et des garçons, pour favoriser ce qui fonctionne bien et combler les manques repérables.

Nous voulons aider chaque jeune à développer tout son potentiel (physique, intellectuel, relationnel, affectif et spirituel). Il faut pour cela lutter contre ce qui limite les possibilités de ce développement personnel : les stéréotypes entre autres.

Une démarche éducative

Par exemple, traditionnellement, l'éducation des enfants privilégie pour les garçons la compétition et le fait de s'affirmer ; pour les filles, la communication interpersonnelle et les compétences relationnelles.

Plutôt que d'accepter ces différences comme des limites établies invariablement, le scoutisme doit offrir aux jeunes la possibilité de révéler tout leur potentiel : aider les filles à s'affirmer individuellement tout en développant encore leurs capacités relationnelles et les garçons à développer leurs capacités relationnelles en plus de l'affirmation de soi qui leur est plus habituelle.

On voit bien que filles et garçons affirment leur identité de manière différente : les filles par l'intimité, en déclarant qu'elles ont fait la même expérience que les autres ; les garçons par l'autonomie, en appuyant sur les différences qui les distinguent des autres. Ainsi, les filles recherchent la relation avec une "meilleure amie", tandis que les garçons appartiennent

plus à un groupe au sein duquel ils se singularisent. Ensuite, la puberté venue, les uns et les autres cherchent à compenser les liens qui leur manquent à travers les relations avec l'autre sexe.

Intimité et autonomie

(...) Dans l'établissement des règles de vie, les choix collectifs de tous ordres, le règlement des conflits et des problèmes au sein de l'unité, les filles montrent de la souplesse et une grande capacité de négociation. On s'appuie volontiers sur elles pour parvenir à une décision. Mais en même temps, il faut prendre garde que cela ne se retourne pas contre elles quand on se trouve dans des unités mixtes : sans régulation spécifique de la part de la maîtrise, les garçons, selon les âges, peuvent devenir vite dominants. Il faut y

veiller tout particulièrement quand il s'agit de choisir un projet, un programme d'activités.

Les conflits se vivent et se règlent différemment chez les filles et chez les garçons. Les conflits individuels entre un garçon et une fille sont rarissimes ou s'inscrivent sur fond de relation affective forte. Entre filles, les conflits couvent,

n'émergent pas tout de suite et se règlent sans adulte. Si la médiation de l'adulte devient nécessaire, c'est qu'on est arrivé au blocage. Chez les garçons, le conflit se règle le plus souvent par recours à l'autorité. Autorité interne au groupe : c'est la loi du plus fort ; autorité externe : appel à la médiation de l'adulte quand un médiateur ne peut émerger au sein du groupe de pairs.

*Il est difficile,
voire impossible,
d'arriver à définir
l'essence du
masculin et du
féminin*

Progression et responsabilité

(...) Notre projet éducatif nous invite, que l'on anime une unité mixte ou une unité homogène, à exercer notre vigilance par rapport aux stéréotypes et aux rôles masculins et féminins traditionnels qui nous amènent si on n'y prend pas garde, à limiter les chances des uns ou des autres. On propose des activités trop peu diversifiées, on s'accommode d'une qualité de vie médiocre, on s'installe dans un mode de relations entre jeunes, entre chefs et jeunes qui tourne à la routine.

Tous les jeunes de nos unités doivent avoir l'occasion régulièrement de vivre avec des jeunes de l'autre sexe, de se confronter et de s'enrichir dans cette rencontre en apprenant à mieux se respecter. Il est tout aussi indispensable que tous les jeunes de nos unités aient la possibilité de vivre des temps séparés entre garçons et entre filles. Bien sûr, le système scout de la vie en équipe doit permettre cela dans les unités mixtes. Mais il ne faut pas hésiter à aller plus loin si nécessaire : des activités de filles ou des activités de garçons, des temps de partage entre filles ou entre garçons, au-delà des structures d'équipe de l'unité.

Les mêmes chances pour tous

Nous n'avons pas à nous donner des objectifs de développement différents

pour les garçons et pour les filles. Ne décidons pas pour eux *a priori*, en fonction de leur sexe. Simplement, il nous faut tenir compte du fait que filles et garçons ne partent pas du même point dans les différents aspects de leur développement personnel. Il est donc essentiel de donner toute sa place à une écoute attentive des jeunes.

Ne décidons pas pour eux a priori, en fonction de leur sexe

Un dernier point, sur cette question des modèles pour éduquer les filles et les garçons : si nous ne pouvons définir un modèle unique d'homme ou de femme, nous devons en revanche nous rappeler que les jeunes recherchent ces modèles dans les adultes qui les entourent. Nos comportements, nos modes de vie ne leur échappent pas. Quelle image de la relation homme-femme offrons-nous aux jeunes ? Cette relation se joue sur une grande diversité de registres : capacité à partager les responsabilités et le pouvoir, à collaborer dans une même tâche, à reconnaître et laisser s'exprimer les compétences, à s'engager sur des convictions, à nouer une amitié, à demander de l'aide à l'autre, à dialoguer, à s'écouter. Bien sûr aussi capacité à s'aimer. (...)

Etienne Père

Commissaire national aux pratiques éducatives

in *Demain, les Scouts de France*,
n° 106, décembre 1997

Enjeux de l'identité masculine dans les séparations

Dans les sociétés occidentales l'individu a du mal à maintenir des liens familiaux et sociaux stables et sécurisants. Le divorce et la séparation sont devenus des événements si fréquents qu'ils semblent banalisés. Pourtant, on les repère comme moments fragilisants dans les trajectoires individuelles de nombreuses personnes aujourd'hui. Quelques chiffres éloquentes :

- ce sont, à 80 % environ, les femmes qui demandent le divorce ;
- malgré la montée des divorces par consentement mutuel, près de 50 % des divorces sont encore engagés selon la procédure conflictuelle de la "Faute" et une large partie d'entre eux dérive en une guerre sans merci dont les enfants sont les premières victimes ;
- sur 115.000 divorces prononcés, plus de la moitié (68.400) reviennent devant les tribunaux en contentieux d'après divorce ;
- la moitié des enfants n'entretiennent que peu, voire plus du tout, de contacts avec leur père quelques années après la séparation et les 2/3 des pensions alimentaires sont très mal, voire plus du tout, réglées ;
- l'autorité parentale conjointe, après la séparation, demeure une formule théorique, contredite par divers comportements d'exclusion par le parent qui héberge l'enfant, c'est-à-dire la mère, le plus souvent.

Ces chiffres nous parlent de séparation

familiale et de pères absents. Toutes ne se règlent pas, cependant sur la scène judiciaire. Il faut y ajouter les séparations pour des raisons économiques, emploi et immigration principalement, qui dissocient la famille, éloignent le père et créent des séparations affectives, voire des ruptures catastrophiques. Les hommes sont-ils plus fragilisés dans leur identité que les femmes dans ces cas-là ?

Perdre ses re-pères

La famille séparée, décomposée, recomposée est-elle à même "d'instituer le sujet" ? Quand le père n'est plus présent au quotidien et qu'un autre homme sans statut définit le remplace, comment ce père assurera-t-il les transmissions et exercera-t-il son autorité dans l'éducation ? Quand la pérennité n'est plus assurée que par la mère, les fils sont en danger d'identité incertaine et vont manquer de repères masculins. On retrouve fréquemment dans la généalogie de ces hommes, un père ou un grand-père exilé pour des raisons économiques ou politiques de guerre.

Au plan psychique, les résonances des événements atteignent les représentations et l'identité de soi. Faut-il rappeler que la famille est un groupe paradoxal dont chaque individu doit se détacher pour s'identifier, se différencier et avoir

la capacité de faire alliance avec un autre, de l'autre sexe pour faire des enfants et une nouvelle famille. Le père, symboliquement est l'agent de la première séparation structurante entre l'enfant et la mère. Mais il est des séparations qui sont constructives en permettant de créer de nouveaux liens et d'autres qui sont destructrices générant de l'imaturité, des angoisses, de l'isolement et la quête d'un autre totalement comblant qui ne doit pas décevoir. L'amour est l'illusion que l'autre peut soigner les blessures de la personnalité et la relation de couple sert à ces sujets narcissiques à contenir les

parties les plus infantiles du moi. Ces parts négatives sont inconsciemment déposées chez le partenaire qui y consent jusqu'à un certain point. Point de rupture, scène de ménage où le (la) dépositaire du négatif retourne le paquet à l'envoyeur ou s'en débarrasse en le quittant. C'est le schéma des amours d'adolescents dont la sécurité intérieure n'est pas suffisamment assurée pour leur permettre du supporter la désillusion. Beaucoup de couples aujourd'hui qui se séparent après avoir éprouvé une grande passion, sont des tentatives d'union de deux personnalités fragiles qui ont hérité d'histoires douloureuses ou honteuses, de deuils non faits et de pertes irréparables.

Quel homme suis-je ? se demande R. que sa femme a quitté depuis deux ans parce qu'il n'était jamais là quand elle avait besoin de lui. Toute la semaine sur la route dans son camion, soumis aux contraintes de l'employeur et du client qui attend la marchandise, aux sollicitations sexuelles des femmes sur les parkings ou dans les "Routiers" où il s'arrêtait, il "récupérait" le week-end et ne s'occupait pas beaucoup de sa femme et de ses enfants. La mère assumait toute seule la vie familiale, les problèmes de

santé et de scolarité des deux enfants. Le fils aîné, 15 ans, n'acceptait plus le contrôle de la mère sur ses sorties sans limites. Quand R. était mis en demeure d'exercer son autorité après coup, il "gueulait" et fuyait au bar l'ambiance agressive de la famille et les reproches de sa femme. Quelques scènes plus violentes s'étaient soldées par des coups et une alcoolisation excessive toute la nuit.

Il apprend que sa femme veut divorcer par une convocation à l'audience de conciliation où il se rend sans avocat et s'entend signifier qu'il devra quitter le domicile conjugal et qu'il verra ses

enfants un week-end sur deux et au cours de la moitié des vacances scolaires. Lorsqu'il vient parler de tout cela, il n'a pas vu ses enfants depuis six mois, l'aîné ne veut plus venir chez son père, sa fille non plus. La mère dit qu'elle ne peut pas les obliger à voir ce père si peu présent dans leur vie. Il est dépressif, menacé de licenciement et n'arrive pas à établir une relation affective et sexuelle durable avec une autre femme.

L'histoire de R. est banale : c'est le quotidien des Juges aux Affaires Familiales. Ce qui s'entend dans cette famille, c'est le poids du non-dit et de l'incommunicable qui aboutit à l'exclusion de l'homme au sein de la famille. Cet homme est en danger d'exclusion sociale car il n'a plus confiance en lui. Il est disqualifié comme mari et comme père. Ses tentatives de séduction auprès d'une autre femme sont des demandes de tendresse autant que de réassurance virile qui n'aboutissent pas. Il demande de l'aide pour retrouver une place de père auprès de ses enfants car il s'inquiète enfin vraiment des échecs scolaires de son fils et de sa violence. Le divorce par consentement mutuel qu'il a semblé accepter, s'est fait sans paroles. Ça n'a pas de sens pour lui. L'exil du

*L'amour est l'illusion
que l'autre peut
soigner les blessures
de la personnalité*

grand-père, l'alcoolisme et le décès du père, l'interruption des études de R, son accident de travail et enfin le divorce, sont des événements et des agirs destructeurs qu'il subit sans les relier entre eux. La déliaison et les pulsions mortifères sont très repérables dans ce cas. Son fils répète et continue cela en attaquant le lien social. C'est parce qu'il se sent coupable envers ce fils qu'il accepte de venir en parler après des convocations à la police et chez le juge pour enfant.

Plusieurs entretiens sur six mois seront nécessaires pour qu'il ose soutenir sa demande de revoir ses enfants; Son ex-femme consentira à venir en médiation familiale où le dialogue s'engage.

Le principal obstacle est en lui : c'est l'image de son propre père, fils d'émigré italien, alcoolique et violent et d'une mère dure et sévère qui s'est usée à la tâche pour élever ses cinq enfants. Troisième dans la fratrie, il a 16 ans au décès du père, probablement d'une cirrhose. Sa soeur aînée et son frère font des études supérieures et ne vivent plus à la maison. R. doit quitter l'école pour aller travailler en usine. Un accident professionnel l'oblige à changer de métier et à devenir routier. Il a connu sa femme au moment de son hospitalisation. Elle était agent hospitalier et l'aînée de trois enfants, obligée fréquemment de remplacer sa propre mère dépressive auprès des cadets. Il a connu sa belle-mère toujours en deuil de deux enfants décédés en bas âge. Le couple se constitue sur fond de séparations et de deuils non faits. L'exil du grand-père, les deuils non faits de sa belle-mère, sont aussi dans la corbeille de mariage. De même que les frustrations de chacun dans le lien à leur mère.

On voit bien dans l'histoire transgénérationnelle de R. comment la répétition des séparations mal symbolisées, non pensées et mises en mots, est source de fragilité dans la construction de l'identité.

Sa femme divorce parce qu'elle n'a plus besoin de lui ; ses enfants ne veulent plus le voir parce qu'il occupe mal sa fonction paternelle. Cette forme de répudiation inversée qui ne dit pas son nom, est fréquente puisque les femmes sont les plus nombreuses à demander le divorce.

Mais cette lecture de la réalité visible qui pourrait amener à conclure à une revanche des femmes au plan familial, c'est-à-dire dans l'espace précisément où se construit l'identité, n'est pas satisfaisant car elle ne tient pas compte du vécu de la femme et des représentations de l'homme qu'elle porte en elle. L'enfant naît et grandit au carrefour de deux destins croisés et l'alliance conjugale se fonde sur les parts invisibles, inconscientes et refoulées de l'histoire et de la personnalité de chaque membre du couple.

A partir de personnalités blessées, il est bien difficile de faire un "Nous", c'est-à-dire cette intimité et cette complicité où le plaisir partagé et la reconnaissance mutuelle sont suffisants pour faire contrepoids aux manques et aux déceptions. Les couples qui durent savent créer un jeu d'oscillation entre satisfaction et insatisfaction où l'autre, même décevant, n'est pas rejeté ni disqualifié totalement. Chacun existe face à l'autre sans se sentir détruit par les reproches et l'agressivité. Ils épargnent à leurs enfants des séparations fragilisantes.

De quelles séparations s'agit-il ?

On rencontre souvent aujourd'hui un modèle familial où ce sont des non-séparations et des non-différenciations qui sont à l'œuvre. Les amours adolescentes se vivent sous le toit des parents et rien ne marque le passage à une conjugalité adulte, ni le mariage comme rite social, ni la naissance du premier enfant ; les limites peuvent rester mal marquées entre parents et enfants. Le partenaire est comme un frère ou une sœur

dans une sorte d'incestualité horizontale et les rôles dans le couple sont mal différenciés. Ces jeunes ne sortent pas de la famille pour une alliance exogamique, mais c'est le copain, "sans famille" parfois qui va s'agglutiner. L'adolescence de la fille aînée est un moment de crise qui met en déséquilibre le groupe familial.

Paul et Jany se connaissent à dix-sept ans dans un de ces rallies où Jany a seulement le droit de sortir pour rencontrer d'autres jeunes de son milieu privilégié. Elle est la dernière après deux garçons. Paul est un copain de Jean, l'un de ses frères. Il vient d'une famille nombreuse et a un frère jumeau. Il leur faudra attendre que Paul ait fini ses études pour se marier comme l'a exigé le père de Jany. Pendant des années, Paul viendra passer tous les week-end avec Jany. Ils se cachent pour avoir des relations sexuelles avec la complicité de Jean qui fait croire aux parents que les deux garçons dorment ensemble. Quand je demande à Paul ce qu'en pensaient ses parents, il n'en sait rien et suppose que ça leur était égal. Sa mère était trop occupée par les cadets et son père par son entreprise. Son frère jumeau a su retenir l'attention de la famille à cause de sa santé fragile mais lui qui n'était jamais malade, était libre d'aller et venir sans contrôle. Les débuts du couple sont difficiles : Jany est capricieuse et exigeante ; son mari n'est jamais à la hauteur de ses attentes. L'instabilité professionnelle de Paul l'amène à devenir le collaborateur de son beau-père. Leur premier enfant naîtra au bout de cinq ans après plusieurs traitements contre la stérilité sans succès... au moment où ils pensaient à une adoption. Deux autres enfants suivront très rapprochés. Lorsqu'ils consultent, au bord de la séparation, ils sont mariés depuis douze ans. Le père de Jany est mort subitement d'une crise cardiaque l'année précédente ; Paul qui lui succède dans ses affaires, subit les contrecoups de la crise économique et ne peut plus assurer

l'aisance du foyer. Jany qui travaille depuis peu de temps, lui reproche d'entretenir son frère jumeau, "l'artiste de la famille" toujours sans le sou. Il "n'arrivent plus à se désirer" et font chambre à part. Ajoutons qu'ils vivent dans une maison de famille donnée à Jany par son père. Voilà ce qui est visible dans ce couple. L'implicite qui émerge dans les crises et les reproches, c'est l'omniprésence du père de Jany qui continue à les faire vivre. Elle conserve une image très idéalisée de ce père excessif et tyrannique. Contrairement à elle, sa mère n'est plus endeillée et commence une nouvelle vie à soixante-cinq ans. Nadine a le caractère de son père, dit-elle, un père irremplaçable. Paul qui s'est lui-même construit entre une image de père fort mais lointain et un frère jumeau qui est son double fragile et sensible dont il ne peut se séparer, est passé, lui aussi, sous l'emprise de son beau-père. Si le couple divorce, il perd tout : sa femme, sa situation et la maison.

C'est la loi oedipienne qui fonde la conjugalité. En posant l'interdit du retour à l'origine, l'interdit de l'inceste pose la séparation et la différenciation des sexes, entre parents et enfants, entre frères et sœurs. Le couple de Paul et Jany s'est fondé sur un attachement plus fortement endogamique qu'exogamique. Quittant sa famille où il était mal reconnu et mal différencié de son frère jumeau pour entrer dans la famille de Jany, d'abord secrètement puis comme héritier du père, il n'a pu s'affirmer et se faire reconnaître comme l'unique objet d'amour de sa femme. L'attachement très fort de Jany à son père et celui de Paul à son frère jumeau font obstacle à leur relation conjugale. Chacun se sert de l'autre pour maintenir un attachement ambigu et préférentiel avec quelqu'un de la famille d'origine. La séparation symbolique et constructive qui reste à réaliser est celle de Paul et de son frère jumeau, d'une part et celle de Jany

et de son père décédé, d'autre part. On peut dire que la personnalité de Paul n'a pas permis à Jany de franchir le stade œdipien et que, réciproquement, celle de Jany dans la configuration familiale ne sert pas à l'individualisation de Paul. C'est une des particularités des jumeaux homozygotes -ce qui était le cas- de rencontrer des difficultés à s'autonomiser dans un couple hétérosexuel.

Mais si j'ai choisi cet exemple, c'est surtout parce qu'il montre bien l'ambiguïté des liens familiaux marqués d'incestuel sous le contrôle et l'emprise d'une figure toute puissante de père. La différence entre l'incestuel et l'incestualité, c'est le passage à l'acte. Dans les familles incestuelles, il n'y a pas d'inceste réalisé mais des agirs pervers disqualifiants, des violences verbales (les colères et les caprices de Jany "comme" son père), du déni et des somatisations (la pseudo stérilité du couple qui ne s'autorisait pas à être parents). Les différences sexuelles et entre générations, entre le bien et le mal, sont imprécises. La disparition brutale du père permet à la mère de vivre sa vie de façon plus indépendante. Jany parle alors de séparation sans savoir, au début de nos entretiens, quelles sont les séparations à réaliser.

Panser ou penser les séparations

Les souffrances des ruptures de liens familiaux, de l'exil, du chômage qui oblige à s'éloigner pour chercher du travail, celles des séparations et du divorce s'expriment peu : "moins on en parle, mieux ça vaut" semble dire notre époque. Pourtant les médias sont remplis de reportages et d'enquêtes sur le couple, les adolescents, les divorçants, les familles recomposées mais

comme Zazie "ça cause, ça cause, c'est tout ce que ça sait faire" ! Paroles vides et discours banalisants où il s'agit plutôt de dire ce qu'il faut faire pour bien divorcer ou pour réorganiser une famille recomposée que pour donner du sens aux pertes et aux séparations. La platitude des modèles soi-disant réussis est consternante.

L'analyse différenciée par sexe initiée par Freud n'est pas suffisante car le sujet avant de s'identifier dans l'altérité doit émerger du groupe, groupe familial lui-même inclus dans le groupe social marqué par la culture, la politique, la religion. C'est le groupe social qui détermine la place de chacun, tout au moins en démocratie où l'homme et la femme ont les mêmes droits. Pour devenir sujet, homme ou femme, il n'y a que la parole. "A l'origine était le Verbe". Mais le mystère de l'origine ne peut s'approcher avec nos mots. L'humanité a créé des mythes, des rites, des symboles et des lois pour poser des limites, des repères et définir l'identité sexuée. Nous sommes à une période d'évolution où les échanges économiques et culturels s'élargissent, où la définition des rôles et des places de l'homme et de la femme, du père et de la mère n'est plus figée. Ils deviennent interchangeable. La nécessité de se séparer et de se distinguer demeure, c'est la condition pour qu'un couple crée des liens durables pour engendrer. Le travail de symbolisation du lien rompu, de la séparation originelle et de la perte n'est jamais terminée. "Ainsi, indéfiniment, les générations apprennent que la parole a pour décor l'indicible et que, pour être habitable, le monde doit être mis en scène avec des mots"¹.

M.T. Martinière
Thérapeute de couple

1. Pierre Legendre, *La fabrique de l'homme occidental*, Edition Mille et Une Nuits/Arte Edition, novembre 1996

Entre différence et indifférenciation

Masculin ? Féminin ? Qu'est-ce qui est constitutif de l'un et de l'autre ou, autrement dit, sur quoi fonder leur différence ? Sujet délicat. "Il ne reste jamais purement théorique", écrit Bernard Besret dans son "Manifeste pour une renaissance"¹. "Il déstructure des schémas de pensée très profondément ancrés dans nos esprits. Il met en question un des éléments les plus déterminants de notre identité. Il met en cause notre statut dans la société. Il nous déstabilise, il perturbe nos sensibilités de façon consciente et inconsciente et provoque en nous des réactions passionnelles que nous avons du mal à contrôler".

Dans un récent numéro de la revue *Esprit*², Irène Théry dresse peu ou prou le même constat : "Rien autant que l'égalité des sexes n'a fait vaciller la représentation de la différence des genres, qui ne trouve plus dans les distinctions hiérarchiques un ancrage aisément repérable. Il ne s'agit pas de s'en alarmer, poursuit-elle, puisque l'on peut voir dans ce trouble des valeurs de liberté et d'égalité. Mais le trouble est si grand que la question est posée de savoir comment les sociétés occidentales vont

prendre en compte cette fragilisation sans céder à la tentation d'un retour en arrière brutal et rassurant ?"

Aucune société, aucune culture, comme l'a bien montré Françoise Héritier dans son dernier ouvrage³, n'échappe à la nécessité de penser la différence entre masculin et féminin. Cette différence n'est pas naturelle-seule la distinction mâle/femelle l'est- mais culturelle. Autre constante, comme le montre encore Françoise Héritier, l'affirmation de cette différence se traduit partout par une "valence différentielle des sexes" au bénéfice du masculin sur le féminin... Il y a là deux points de repères à ne pas perdre de vue dans le trouble qui est aujourd'hui le nôtre.

Le risque d'un retour aux valeurs traditionnelles reconnues au masculin et au féminin est facile à mesurer : cela reviendrait à réinscrire l'inégalité au cœur de la différence des genres. Mais il en est un autre dans la tentation d'une indifférenciation aujourd'hui assez courante parce que somme toute aussi commode : pourquoi se risquer dans une pensée de la différence aussi piégée par l'héritage culturel ? Autrement dit, puisque il est si difficile de penser cette différence sans retomber dans la discrimination, le mieux n'est-il pas d'y renon-

1. Editions Albin Michel, 1997

2. octobre 1997

3. *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996

cer ou d'énoncer une absence, une abolition des différences ? Au risque, là, de se noyer dans la confusion des genres et/ou de réduire cette différence au biologique. Encore que certains ne se privent pas de rêver d'abolir la frontière naturelle qui empêche les pères de devenir des mères... C'est dire la profondeur du trouble. Se manifeste là une tendance souterraine de nos sociétés qui conduit à "symboliser la différence", comme l'écrit Irène Théry dans le même article d'Esprit. Or, souligne-t-elle, *"la passion de la désymbolisation consiste très précisément à croire qu'on peut se dispenser de cette inscription du couple dans l'ordre symbolique du genre, qu'on peut réduire le lien à la relation, le sexué au sexuel, et se passer d'instituer le masculin et le féminin"*. Là est bien le problème et l'enjeu du débat, ainsi qu'Irène Théry le pointe toujours à propos du couple : *"Il s'agit d'un lien sexué, au sens où il s'inscrit dans cet ordre symbolique de la différence des sexes qu'on nomme la différence des genres. Cette symbolique des genres, du masculin et du féminin, existe dans toutes les sociétés humaines : elle est ce par quoi la culture accorde sens à la caractéristique sexué de l'espèce vivante que nous sommes, mais à laquelle nous ne nous réduisons pas"*.

Qui ne voit les dangers d'une confusion des genres dans cet univers d'individus atomisés et en quête d'identité qu'est devenu le nôtre ? Comment devenir homme ou femme sans figures et sans symboliques auxquelles s'identifier ? Comment l'homme contemporain pourrait-il répondre à l'invitation, il est vrai souvent vide de contenu, de reconnaître sa part de féminin si, en désigner les valeurs qui aient un sens et une fonction sociale, est devenu impossible ou inutile ? Notons au passage qu'une telle invitation ne s'adresse jamais aux femmes, tant le genre masculin reste enfermé

dans son héritage patriarcal. Comment, enfin, penser la différence si, comme c'est souvent le cas dans ce type de discussion, l'homme veut rester le propriétaire de la définition du masculin et la femme du féminin ?

Comme si l'un pouvait se définir sans l'autre, sans la contribution de l'autre. La remise en cause radicale de la figure patriarcale du père laisse aujourd'hui un vide de pères que les mères ne sont pas les dernières à souligner... Et que dire des effets de l'éradication du machisme masculin tentée par un certain féminisme quand on voit celles qui en sont revenues se demander "où sont passés les hommes ?" tant ils seraient devenus "flous" ou "fragiles"... Les hommes sont-ils pour autant sortis d'une représentation du féminin figée entre les deux figures de la maman et de la putain et les femmes d'une représentation du masculin fixée sur les figures du papa protecteur et du macho dominateur ?

Du passé on ne fait pas table rase... On ne peut pas dire comme Bernard Besret¹, qu'il nous faut désormais *"nous entendre sur ce qui différencie l'homme de la femme, sans tenir compte des données culturelles que nous inculque la société dans laquelle nous vivons"*. S'il y a un retour aujourd'hui nécessaire, c'est bien celui d'une symbolisation de la différence ancrée dans un héritage dont l'évaluation conflictuelle reste indispensable pour repenser la différence entre masculin et féminin. Au risque de la figer à nouveau sans avoir atteint l'absolu de l'égalité ? Peut-être. Mais comment faire autrement si l'on veut la transmettre à d'autres pour les préserver de l'illusion que masculin et féminin seraient désormais appelés à se confondre.

Serge Lafitte

1. op. cit.

Le renouvellement de l'Eglise s'internationalise

Donna Singles, docteur en théologie, première femme enseignante au département de dogmatique de la faculté de théologie de Lyon, religieuse américaine, consacre sa retraite à des sessions, conférences, livres, articles... et à représenter FHE et des groupes amis dans des rassemblements internationaux dont elle nous fait bénéficier par des comptes-rendus et des analyses pertinentes (Cf. FHE n°69).

De partout aujourd'hui, des centaines de milliers de chrétiens s'organisent en associations en vue du renouvellement de l'Eglise catholique romaine. Pensons au référendum autrichien, "Wir sind Kirche", qui a reçu plusieurs millions de signatures et aux véritables réseaux nationaux et internationaux en train de se former : un souffle nouveau bouscule la résignation.

A ceux qui ripostent cyniquement que l'*aggiornamento* de Vatican II n'est qu'un triste souvenir d'un espoir déçu, on peut répondre que la situation aujourd'hui n'est plus la même. L'euphorie de la première décennie après le Concile n'était pas assez solide pour durer. On était innocent à l'époque car on attendait tout du sommet. On pensait que les responsables de l'Eglise, ayant planté le grain durant le Concile, n'allaient pas tarder à le faire pousser grâce à des nouvelles modalités de vie en Eglise. Cette fois-ci, on a compris. En fait, aucune autorité n'accepterait de se saboter par un

acte aussi peu conforme à sa nature. C'est donc aujourd'hui la base qui se mobilise.

En novembre 1997, le mouvement de réforme le plus important aux Etats-Unis, "Call to Action" (Appel à l'Action), a tenu ses assises annuelles avec son réseau d'associations, COR (Catholic Organizations for Renewal). De son côté, au début de janvier 1998, le "Réseau Européen pour l'Eglise en Liberté" (REEL) a eu, aux Pays-Bas, sa 8e Assemblée annuelle conjointement avec la 9e "Conférence Européenne pour les Droits et Libertés dans l'Eglise".

Ces différents mouvements représentent un phénomène nouveau dans l'Eglise du fait qu'ils regroupent de nombreuses associations visant des réformes dans l'Eglise -aussi parfois dans la société. Une brève description de deux de ces mouvements donnera une modeste idée du nouveau climat qui règne chez les chrétiens qui souhaitent que l'Eglise au seuil du troisième millénaire s'éveille à temps !

"Call to Action"/"Catholic Organizations for Renewal"

Le mouvement CTA/COR est connu des lecteurs réguliers du Bulletin FHE grâce au dossier paru dans le n° 69: "Une espérance venue de l'Ouest" (mars 1997). Par le biais de ce mouvement, des centaines de milliers de catholiques - mais aussi des protestants et des sympathisants sans appartenance ecclésiale - se retrouvent chaque année, pour échanger et décider des actions à entreprendre.

Entre les 14 et 16 novembre 1997, presque 4000 membres de CTA/COR se sont rencontrés à Détroit pour la 21^e fois depuis la naissance du mouvement en 1976. Les 50 Etats des Etats-Unis ont été représentés ainsi que plusieurs provinces canadiennes. Sur le plan international, il faut surtout signaler la venue d'Angleterre du secrétaire général du "Réseau Européen", Simon Bryden-Brook, qui a assisté au colloque CTA/COR à l'invitation explicite de ses organisateurs.

La présence du secrétaire général illustre bien l'importance que le mouvement américain donne à la collaboration avec des mouvements et des associations d'autres pays, notamment en Europe. De même, le président de "Call to action", Dan Daley, est venu aux Pays-Bas pour assister à la rencontre du "Réseau Européen". Daley a surtout dit son espoir que des groupes de réforme en France et ailleurs soient représentés au prochain colloque de CTA/COR (Milwaukee, Wisconsin, 30 octobre-1^{er} novembre 1998).

Ce dernier colloque de CTA/COR a insisté sur l'engagement indispensable des laïcs dans le renouvellement de leur Eglise: "Lorsque la direction de l'Eglise reste la responsabilité d'un pouvoir exclusivement patriarcal, disait Joan Chittister, l'une des conférencières du colloque, cela constitue un clair appel à la conversion".

La structure de CTA/COR intéresse les Européens. Elle cherche à établir des liens

étroits avec 67 associations différentes sans sacrifier l'originalité de chacune. L'historique de la mise en place en 1991 du réseau "Catholic Organizations for Renewal" ou COR, et son affiliation avec "Call to Action" a paru dans le n° 69 du Bulletin FHE déjà cité. Il suffit donc de rappeler ici simplement quelques points importants du réseau CTA/COR.

- Chaque groupe appartenant à la coalition COR est parfaitement autonome, libre de poursuivre ses objectifs propres sans que les autres groupes de la coalition soient mis en cause par ses actions.
 - Il n'y a pas d'action commune obligatoire; chaque groupe lance l'invitation aux autres groupes pour qu'ils puissent rejoindre ses actions dans la mesure souhaitée.
 - Tous les groupes de la coalition adoptent comme ligne directrice la *Lettre pastorale* de "Call to Action" afin de profiter de son réseau important d'informations, de son savoir logistique et de son expérience solide. De son côté, "Call to Action" accepte de jouer le rôle de "pivot" de COR sans s'ingérer dans le fonctionnement de ce dernier.
 - Les groupes de COR se réunissent trois fois par an afin de faire connaître leurs actions les uns aux autres. Un représentant de CTA est toujours présent à ces réunions assurant ainsi une liaison *morale*, permanente entre COR et CTA.
 - La réunion la plus importante de COR a lieu en novembre chaque année. Réunissant les délégués de tous les groupes de la coalition, cette réunion coïncide toujours avec les assises annuelles de "Call to Action".
- L'enthousiasme des délégués du COR, d'abord durant leur réunion propre de deux jours et ensuite avec tous les membres du colloque CTA, est la preuve que la formule marche.

"Réseau Européen pour l'Eglise de Liberté (REEL) et "Conférence pour les droits et libertés dans les Eglises" (DLE)

Le "Réseau Européen pour l'Eglise de Liberté", fondé en 1990, regroupe des associations et des communautés de base catholiques qui œuvrent dans toute l'Europe pour le renouvellement et la réforme de l'Eglise.

Le "Réseau" a tenu sa rencontre annuelle conjointement avec la "Conférence pour les droits et libertés dans les Eglises" entre les 2 et 6 janvier 1998. Cinquante représentants de onze pays différents ont travaillé ensemble pendant trois jours. Parmi les groupes et les associations présentes, on peut nommer les suivants : "Mouvement du Huit Mai" (Pays-Bas) ; "Wir sind Kirche (Nous sommes Eglise)" -Allemagne et Autriche ; "We are Church" (Catholics for a changing Church) -Angleterre- ; "Paves" -Belgique- ; "Bokor" -Hongrie- ; "Initiative Kirche von unten", "Lichtblick", "Christenrechte" -Allemagne- ; "Noi siamo chiesa" -Italie- ; "Droits et Libertés dans les Eglises", "Nous sommes aussi l'Eglise" -Suisse, etc.

1 - L'Eglise, première victime

La profonde conviction des participants au rassemblement est que : "La première victime de la politique actuelle du Vatican est l'Eglise elle-même". En érigeant des barrières de plus en plus hautes entre les baptisés ordonnés et non-ordonnés, en renforçant la tendance centralisatrice du présent pontificat, par une rafale de décisions arbitraires, la politique romaine tend à éloigner l'Eglise de ses sources néo-testamentaires.

Les délégués ont évoqué un certain nombre de conflits précis qui secouent actuellement l'Eglise et ont travaillé à plusieurs dossiers touchant l'avenir du "Réseau".

- L'assemblée a débattu des exemples récents de la "chasse aux sorcières" dans l'Eglise et a exprimé des inquiétudes : excommunication du religieux sri-lankais, Tissa Balasuriya, réhabilitation douteuse du prêtre hongrois György Bulani (fondateur de la Communauté de Bokor), mise à l'écart accélérée des laïcs de la vie décisionnelle et pastorale de l'Eglise (Instruction du 9 juillet 1997 sur les synodes diocésains et celle du 13 novembre 1997 sur le rapport laïcs/prêtres), ordination des hommes mariés et des femmes, éventualité d'une déclaration infaillible sur Marie, co-rédemptrice, ingérence inacceptable du Vatican dans les Conférences du Caire et de Pékin tenues par l'ONU ...

- L'assemblée a également poursuivi des chantiers à plus long terme : rédaction d'une Constitution pour l'Eglise catholique (en commun avec les Américains) incluant une déclaration des droits et des libertés des baptisés, publication d'un dossier européen sur les finances de l'Eglise au regard des exigences de transparence et de démocratie, examen de la question des prêtres sexuellement actifs demandant une approche personnalisée et une théologie de la sexualité.

2 - Décisions de l'assemblée

Une série de décisions ont concrétisé les travaux de l'assemblée :

- Approbation d'une lettre aux évêques exposant la position du "Réseau" sur l'instruction romaine du 13 novembre 1997 où l'on parle des laïcs engagés dans l'Eglise comme simples suppléants des prêtres. L'assemblée a également pris en considération (sans voter) la lettre de DLE/NSAE sur les synodes diocésains. Ces lettres sont à dispo-

sition des groupes pour servir de lettre-type.

- Approbation d'une lettre à György Bulani au sujet de sa "réhabilitation". L'intéressé avait adressé au "Réseau" un historique détaillé.
- Approbation d'une lettre au supérieur de Tissa Balasuriya avec copie à l'intéressé et à la Commission Asiatique des Droits de l'Homme dans l'Eglise (Hong-Kong).
- Approbation d'une lettre de soutien à l'évêque honoraire d'Innsbruck, Mgr Reinhold Stecher pour sa position courageuse vis-à-vis de la politique romaine.
- Soutien apporté à la charte "Vivre Ensemble", initiative interreligieuse de la jeunesse protestante de France.
- Encouragement pour la participation des membres du "Réseau" aux célébrations œcuméniques du Kirchentag à Francfort en mars 1998 et du Katholikentag à Mayence en juin 1998.
- Décision de centrer la prochaine assemblée en janvier 1999 sur le Jubilé (en principe, au Liechtenstein).

3 - Le "Vivre ensemble" et sa double exigence matérielle et spirituelle

- Aucune collectivité ne fonctionne efficacement sans tenir compte des exigences matérielles. C'est le "casse-tête" des responsables, surtout quand la faiblesse des ressources et les sous-estimations des charges aboutissent à des déficits importants. Le "Réseau" n'a pas été épargné par cette épreuve.

La question pécuniaire renvoie plus largement au phénomène de multiples appartenances : souvent les individus et les groupes adhèrent à plusieurs réseaux ou collectivités à la fois. Chacun se voit sollicité davantage. En même temps, chacun voit sa part diminuer en

raison de la dispersion de la masse totale des ressources disponibles.

Aujourd'hui, toutes les associations sont dans la nécessité de trouver une solution à ce problème. La tendance actuelle de se regrouper en réseau, au moins pour s'informer les uns les autres sur les actions et les projets, présente-t-elle une porte de sortie pour des groupes qui hésitent devant les exigences financières des multiples adhésions ?

- Pour le deuxième point, les délégués, rappelant le fait que "le pain seul ne fait pas vivre", ont célébré leur foi en Dieu et leur confiance en l'avenir du monde qu'il a créé.

La prière en commun dans la chapelle a été caractérisée par un grand recueillement et un effort de donner à chaque parole et geste, et aussi à la communion du pain et du vin, un sens fort de partage.

Les participants ont concrétisé le thème général de la rencontre "Ecologie et Théologie", en se rendant dans plusieurs fermes de la région. Ainsi, ont-ils pris contact avec des exploitants néerlandais qui s'efforcent d'être des intendants responsables de la création, mais assurer l'avenir du patrimoine terrestre que Dieu nous a confié n'est pas forcément le premier critère de rentabilité pour tout le monde.

Pour conclure, il faut évoquer l'immense richesse humaine et spirituelle que ces rencontres annuelles apportent à ceux qui ont le privilège d'y participer personnellement comme aux autres membres, dans la mesure où ils sont informés des décisions prises. C'est ainsi que l'ensemble des mouvements pourra faire avancer les réformes essentielles dans l'Eglise et dans la société.

Donna Singles

Le combat actuel des femmes juives

La composition du nouveau Consistoire juif n'est pas sans soulever des problèmes. Quatre femmes, qui se présentaient pour la première fois, ont en effet été élues au Consistoire, et c'est une femme qui est proposée pour présider celui-ci. Emoi parmi certains rabbins hommes ! Ils ont estimé nécessaire de demander au tribunal rabbinique son avis sur la possibilité pour une femme de présider une assemblée purement religieuse, comme le souligne le Grand rabbin de Paris.

Le tribunal rabbinique estime que *"la tradition (massoré) qui a été conservée dans toutes les communautés atteste que celles-ci n'ont jamais nommé de femme présidente, pour des raisons qui sont connues de nos maîtres"* (!) *"et ce depuis plusieurs générations"*. Il estime donc qu'il faut maintenir cette tradition, cependant refusée par de nombreux juifs parisiens.

Pauline Bebe, première et actuellement encore, unique rabbin femme en France, a adressé une réponse par l'intermédiaire du *Monde* (co-signée par le rabbin François Garaï). Elle rappelle que Deborah a été juge, prophétesse et chef militaire ; que Salomé Alexandria a été reine pendant la période du second Temple (76-67 avant notre ère) ; qu'au XVI^e siècle, la femme du rabbin Yaakov Mizrashy prit la direction de la yeshiva (école) de son mari, au Kurdistan ; que les

communautés juives italiennes sont présidées par une femme, Tulia Zevi et que la Fédération du Judaïsme libéral est également présidée par une femme. Dans la tendance non-orthodoxe juive d'aujourd'hui, majoritaire, on compte plus de quatre cents femmes rabbins.

Pauline Bebe fait donc remarquer que cette opinion du Tribunal doit faire appel à des textes comme Gen. Rabba 18-1 rappelant que *"la femme reste chez elle, tandis que l'homme circule en public et acquiert l'intelligence en fréquentant les autres hommes"*, alors que d'autres textes, égalitaires, font dire à Dieu : *"Bien que j'ai choisi des chefs, des juges et des anciens pour vous gouverner, tous sont égaux devant Moi comme il est dit "toute personne en Israël" et pas seulement les grands parmi vous, mais vos enfants, vos femmes ; car les êtres humains sont plus reconnaissants envers les hommes qu'envers les femmes, mais le Saint, béni soit-il, n'est pas ainsi."* (Midrash Tanhouma, Nisavim 2).

Et Pauline Bebe de conclure : *"La tradition juive présente deux visages : l'un non égalitaire, l'autre égalitaire et libéral. Aux Juifs d'aujourd'hui de choisir !"*

Espérons qu'il sauront choisir la liberté et l'égalité pour leur nouveau Consistoire !

Suzanne Tunc

Suite à l'instruction romaine sur la collaboration des fidèles laïcs au ministère des prêtres, voici :

Les nouveaux commandements de l'Eglise

Laïc, on ne t'appellera pas pasteur, aumônier, coordinateur, modérateur, mais tu accompliras leurs tâches.

Laïc, élu dans les conseils pastoraux et reconnu par ton évêque, tu ne délibéreras pas, tu ne décideras pas sur tout ce qui concerne ta communauté. Tu seras simplement consulté.

Laïc, quand tu animeras une célébration, tu ne rayonneras pas ta foi, tu n'auras pas l'air vivant, car alors on ne remarquera pas le prêtre.

Laïc, dans les célébrations avec tes semblables en l'absence de prêtres, tu n'oublieras jamais que ton rôle est temporaire parce que l'Eglise-institution va t'envoyer plein de jeunes prêtres. Comme sœur Anne, si tu ne vois rien venir, alors tu ne feras pas semblant, tu rentreras sagement chez toi.

Laïc, toi qui donnes régulièrement ton amour, ton temps aux malades, à leurs familles, tu ne présideras pas leurs funérailles...

... Et toi, femme de l'Eglise qui est en France, tu te moques des appellations contrôlées car depuis toujours tu agis.

Tu es catéchiste, aumônière auprès des malades, des migrants, des jeunes. Tu prépares petits et grands aux sacrements et à leur célébration. Tu es responsable de communauté avec discernement. Tu présides les célébrations de la Parole, les funérailles. Tu proclames et enseignes la Parole. Tu en assures le commentaire. Tu donnes la communion. Tu accueilles le pardon de Dieu et le transmets. Tu apaises le malade et le geste que tu accomplis est sacrement.

Mais rassure-toi, femme, tu pourras bientôt te reposer. L'Eglise-institution ira chercher tous les prêtres âgés, malades, invalides qui n'en demandent pas tant, et les imposera aux communautés. Elle prouve tous les jours qu'elle préfère la désertification à la reconnaissance du travail de l'Esprit dans le cœur des baptisés-confirmés.

actualités

On nous dira une fois de plus que nous n'avons pas saisi l'esprit du texte ; pourtant le message est clair :

Ils parlent du danger de nous substituer à eux.
Nous affirmons notre foi dans ces nouveaux ministres.

Ils parlent d'estime, d'affection, de merci.
Nous affirmons : nous n'avons qu'un seul Maître.

Ils parlent de transition, de promotion des vocations.
**Nous affirmons : les vocations sont là,
mais ils tuent les germes de vie et les prophètes.**

De 1970 à 1990, j'ai accompli ces différents ministères avec l'ardeur de ma foi en l'Evangile. J'ai formé des centaines de personnes à ces tâches ecclésiales. Des milliers d'hommes et de femmes laïcs ont fait de même, encouragés par leurs évêques et leurs prêtres. Une institution qui veut ignorer à ce point l'évolution de ses membres est déjà morte : l'Eglise de Jésus-Christ, elle, est bien vivante.

Marie-Jo Bourret-Poncet

Info réseau

Le C.E.D.E.C. (Chrétiens pour une Eglise Dégagée de l'Ecole Confessionnelle) organise un quatrième colloque national le 16 mai 1998 à La Roche-sur-Yon.

Thème : L'Edit de Nantes, prémisse de la laïcité

Trois interventions :

- 1) L'Edit de Nantes et son contexte historique par *Valentine Zuber*, auteur d'une thèse de doctorat sur Michel Servet.
- 2) De l'édit de tolérance à la laïcité par *Laurent Laot*, sociologue, chargé de cours à l'Université de Bretagne Occidentale, théologien, écrivain.
- 3) Laïcité en danger ? Laïcité, espoir pour les hommes de ce temps par *Anne-Emmanuelle Kervella*, journaliste à Réforme.

Droits d'inscription : 50 F.

Commande des Actes du Colloque : 60 F.

Fiche d'inscription à demander avant le 30 avril 1998 au :

C.E.D.E.C. 100 rue de la Fuye 37000 TOURS TEL. FAX : 02 47 51 77 51



**Jeannine Marroncle,
L'Homme interdit,**
Nouvelle cité, 1996, 2e édition¹

Elles sont catéchistes, participent à des équipes d'animation ou de liturgie. Travaillent de manière privilégiée avec tel ou tel prêtre. Et s'émerveillent de rencontrer au fil des jours un compagnonnage différent, une qualité d'écoute unique, une sensibilité accordée à la leur : "Enfin quelqu'un qui me comprend, me pressent même, formule les questions avant même que j'aie pu me dire mon malaise ou mes doutes." Et pourtant... Si proche d'elles - souvent plus accordé que le mari... - cet homme aux lèvres duquel elles sont suspendues reste un "homme interdit".

Une telle situation, Jeannine Marroncle, conseillère conjugale, thérapeute de couple, responsable pendant plus de vingt ans de la chronique "Couple" dans le journal *La Croix*, l'a souvent rencontrée. Et la cerne ici, "pour les femmes, mes sœurs, mais aussi pour les prêtres, mes amis, que j'ai eu l'occasion en diverses circonstances d'entendre parler de leur vie, de leurs itinéraires...".

Un constat : dans le tourbillon relationnel actuel, les femmes se méfient beaucoup moins des prêtres que des autres hommes, leur ouvrent plus librement leur cœur. Mais voilà que paradoxalement, ce lieu de parole devient un lieu de mutisme, de non-dit, d'interdit "Malen-

tendus, malentendants, langue étrangère. Hiatus". Un seul remède, pour Jeannine Marroncle : en parler. Pour se libérer des fantasmes et trouver la bonne distance : "Comment jouir de l'amour sans s'y perdre ? Comment se tenir dans l'amour ? Comment ne pas compromettre les engagements pris, comment conserver sa droiture d'esprit, sa solidité intérieure ?" En bref, pour elle ? Ne pas nier cet amour, mais le mettre au service de la vie plutôt que de la mort, de la vie partagée, ouverte, plutôt que de la vie recroquevillée et frioleuse. Tracer un chemin de crête, entre séparation suicidaire et fusion mortifère, pour une chasteté féconde, dans une perspective christique. Et pour étayer son propos, l'auteure propose une série de scénarios, reconstruits à partir de situations réelles et organisées autour d'un certain nombre de thèmes, en vue de dégager des repères.

L'ouvrage se lit aisément, il est concret et pourtant profond et répond à des questions qui restent actuelles, dans le contexte du célibat des prêtres. Mais cette seconde édition paraît parfois datée : maintes situations renvoient à l'Eglise et aux valeurs des années 70-80, à une période où le prêtre, tout en se voulant proche des fidèles, restait nimbé d'une auréole de savoir et de pouvoir. Avant l'essor des théologiens/théologiennes laïcs, des instituts de formation d'adultes et d'une meilleure affirmation de l'identité féminine. Nonobstant les lourdeurs de l'appareil clérical, les femmes engagées dans l'Eglise aujourd'hui ne sont-elles pas mieux équipées affectivement et intellectuellement pour créer des relations réellement partenariales ?

Monique Bondolfi-Masraff

1. La 1^{er} édition de 1987 avait été analysée sous forme de dialogue hommes/femmes dans le bulletin FHE n° 30, juin 1987.

avez-vous lu ?

Maurice T. Maschino,
***Ils ne pensent donc qu'à ça ?*,**
Ed. Calmann-Lévy, 1997

Eux et lui

A lire le dernier bouquin de Maurice T. Maschino, on se demande bien pourquoi l'auteur -ou l'éditeur- a cru bon d'assortir son titre d'un point d'interrogation. "Ils ne pensent donc qu'à ça ?" La réponse, ne faisons pas durer inutilement le suspens, est : "Oui !" Le point d'exclamation s'impose. Le pire est qu'ils continuent à vouloir faire "ça". Non sans difficultés parfois, ce qui donne un peu d'humanité à un acharnement que l'on pourrait croire congénital sans le saupoudrage "psy" dont l'auteur a pris la précaution de badigeonner ce panorama de la sexualité masculine contemporaine. Quoique. L'adjectif "éternelle" semble ici plus approprié tant cet exposé, genre "voyeurisme intello", saute le plus souvent d'un poncif à l'autre. On commence chez les putes, pour finir du côté des ados, histoire de voir si quelque chose a changé.

Accueil Rencontre n°177, **"masculin féminin".**

Centre de Préparation au Mariage,
mai - juin 1997

De bons témoignages et articles sur la question de l'identité sexuée, notamment celui d'Albert Donval *Les enjeux de la rencontre*.

Rassurez-vous, la réponse est non... Entre temps, on a fait un détour du côté de la sexualité marginale, dont celle des prêtres -ce sont aussi des hommes...-, le plus souvent des homosexuels, c'est plus croustillant...

Affligeant, surtout ! Pas la moindre mise en perspective historique, sociologique, anthropologique... Aussi brut de décoffrage que cette sexualité de "pithécantrophe qui ne dort que d'un œil" tapie au plus profond de "les hommes". L'intérêt s'éveille un moment, quand des femmes s'expriment. Où l'on voit qu'elles n'y pensent pas forcément moins -sinon quantitativement du moins contradictoirement...- que ces hommes dont elles parlent. Où l'on voit surtout, qu'il est bien difficile aujourd'hui de prétendre parler globalement de la sexualité de "les hommes", comme sans doute de "les femmes". Sans parler des pithécantropes... Et l'amour dans tout ça ? Euh... c'est quoi, une nouvelle marque de préservatif ?

Serge Lafitte



Notre façon d'être homme et femme s'inscrit-elle dans notre écriture ?

Un atelier organisé par Femmes et Christianisme, le 1er décembre dernier, dans le cadre de son programme d'animations 1997-98 autour de ce thème a été animé par Pierre de Givenchy, de l'Association "Vivre et l'écrire", et Anne Penicaud, chercheur au CADIR, Centre pour l'Analyse du Discours Religieux.

Libres propos autour de l'atelier.

"Vivre" indique d'emblée qu'il s'agit de se référer à une expérience. "L'écrire" se fait à la première personne, dans la spontanéité, sans réserve ni tabou. Cet exercice est jubilatoire, il illustre pour moi une phrase de Jean Cocteau : "Ecrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture".

Quand j'écris à la première personne, je manifeste ma liberté. Ma parole est unique, personne ne peut la contester. Elle a la consistance de mon expérience et la fugacité de l'instant. Parler est le propre de l'humain. Dire "JE" révèle le droit fondamental de l'être humain à la parole. Dire "JE", c'est exister.

...JE n'est pas solitaire, il parle à Tu et IL est présent ainsi que leurs pluriels. Sans ces autres JE ne serait pas...

Au regard de ce droit fondamental à la parole, les femmes deviennent peu à peu dans de nombreuses sociétés des interlocutrices valables pour les hommes. Parler ensemble implique que nous ayons

des choses à dire, et à nous dire, concernant notre vie humaine commune. Je me demande parfois si Jules et Léa (ou bien Julie et Léa) ont autant à se dire sur la vie commune aux êtres humains que lorsque Jules parle à Julie ou lorsque que Léa parle à Léa..? Femmes et hommes, nous n'avons pas le même rapport au monde, à autrui et à Dieu. Est-ce cette altérité qui crée la distance favorable au dialogue pour que la parole s'épanche ?

La parole a besoin des mots d'une langue, mais les femmes et les hommes peuvent-ils réellement s'exprimer et se situer de façon "symétrique" dans une langue comme la langue française, qui s'est élaborée au fil des siècles dans une société patriarcale où chaque sexe avait un rôle bien défini à jouer et où sortir des rôles établis met en question la société elle-même ? Pour illustrer cette remarque, il suffit de souligner qu'Anne Penicaud, qui est une femme, exerce des rôles masculins qui ne se nomment pas au féminin. Elle est *professeur* de lettres et *chercheur* au CADIR.

centre femmes & christianisme

"La langue est un système symbolique engagé dans des rapports sociaux ; elle n'est pas neutre. Elle est aussi un miroir culturel qui fixe les représentations symboliques, se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci". Si le langage est ainsi le fruit de sociétés et de cultures qui ont le patriarcat en guise d'universalité, il véhicule des images et des stéréotypes qui nous contraignent. "Je me sens sans arrêt à l'étroit dans le vocabulaire, écrit Marie Cardinal, soit parce qu'il me manque des mots, soit parce que les mots français sont tellement investis par les hommes qu'ils me trahissent quand c'est moi, une femme qui les emploie".

Ainsi quand on cherche des indices qui autoriseraient à dire d'un texte : il est écrit par une femme ou par un homme, on risque bien de se faire piéger par les stéréotypes véhiculés par la langue. Si on lit "je sens monter en moi la peur qui me fait battre le cœur, si fort que j'ai l'impression d'avoir une machine à coudre au

milieu de la poitrine", on est naturellement poussé à dire que c'est une femme qui écrit à cause de la référence alors que la machine à coudre est étrangère à beaucoup de femmes. Par contre, le sentiment de peur et la sensation d'une accélération du rythme cardiaque sont peut-être des indices plus révélateurs, ce qu'il faudrait bien sûr vérifier... Les hommes qui participaient à l'atelier ont dit qu'ils n'avaient pas ressenti la peur et donc qu'ils ne pouvaient pas l'exprimer. Est-ce à croire que la peur, nom féminin, que le petit Robert définit comme un phénomène psychologique à caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace, soit exclusivement féminine à cause de son caractère affectif ?

Le souhait de poursuivre l'an prochain et de façon régulière ce travail d'écriture entre femmes et hommes dit de lui-même la réussite de l'expérience et les pistes de recherche qu'elle découvre.

Claire Suchel

CENTRE DE RECHERCHE ET DE DOCUMENTATION

FEMMES & CHRISTIANISME

Faculté de Théologie, 25 rue du Plat, F69288, LYON, cedex 02

Tél : 04 72 32 58 92 - Fax : 04 72 32 50 19 (préciser "Femmes et Christianisme")

Permanences : mardi et jeudi de 13h30 à 19h

mercredi de 14h à 18h (possibilité de conseils en théologie)

les autres jours sur rendez-vous

1. On peut lire avec profit : Marina Yaguello : *Les mots et les femmes*, Petite Bibliothèque Payot, 1991



Prix citron

à l'Académie française

qui s'est adressée jeudi 8 janvier, au Président de la République pour lui "*demander son aide*" au sujet de l'appellation "Madame la Ministre" dont usent certaines femmes de l'actuel gouvernement et qui, selon elle, "*porte atteinte à la la langue française*". Les intéressées non seulement commettent à leur insu un contresens grammatical, mais de surcroît vont à l'encontre de la cause qu'elles croient défendre, le principe de l'égalité femmes - hommes dans les fonctions publiques, affirment les académiciens.



Prix orange

à Ségolène Royal répondant aux académiciens

"Lorsque les académiciens disent que le masculin est un *genre* universel, je leur dis gentiment, mais fermement "non", c'est la mixité qui est une *valeur* universelle... Il faudra bien que les académiciens s'habituent..."

Le Monde décembre 1997 et janvier 1998

Décidemment le langage n'est pas neutre !

Ce numéro

40^{FF}

abonnements 1998

(Partant de janvier)

France 150 F, Europe 175 FF, autres continents 200 FF

A verser à : FHE 68, rue de Babylone 75007 Paris

C.C.P. : 161225A Paris

Ce panneau ornait le stand de FHE au Forum des Communautés consacré au "Travail en révolution ; vivre autrement". La problématique homme/femme n'est étrangère à aucun domaine humain.



**femmes
&hommes
de l'église**

68, rue de Babylone 75007 Paris

☎ 01.47.05.76.99